TENTANDA VIA

THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

W. CHAPMAN

DEUX COPAINS

RÉPLIQUE A

MM. FRECHETTE ET SAUVALLE

QUÉBEC
LÉGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR

1894

3 9007 0265 6096 1

W. CHAPMAN

DE

MM. FR

Date Due

OCT 24 1993 SC CIRC

F.Recd OCT 15 1995

OCT 15 1995 SC CIRC

NLR 174

QUÉBEC

LÉGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR

1894

PS
9461
R4
Z67
1894

SCOTT

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, concernant la propriété littéraire, au Ministère de l'agriculture et de la statistique, à Ottawa.

DEUX COPAINS

LE PARAVENT N° 2

I

Quand, pour riposter à une fable, que M. Fréchette avait publiée contre moi, sous la signature du petit Gonzalve Désaulniers, je commençai à enlever au *lauréat* les plumes qu'il s'était appropriées ça et là depuis trente ans, il loua le nommé Henri Roullaud pour le défendre [1].

Et Henri Roullaud se mit en campagne.

Seulement, le défenseur, on se le rappelle, ne fit pas une campagne bien longue ; et l'on rira encore longtemps de la binette que firent les deux copains le jour où je prouvai que l'un et l'autre se valaient comme plagiaires.

Or, pendant que Roullaud, culbuté par une de mes révélations, se débattait encore, les quatre fers en l'air, M. Fréchette, pour faire oublier la mésa-

1—La plupart des articles qu'on va lire ont été publiés dans la *Vérité*.

venture de son paravent si brusquement renversé et détourner l'attention de mes articles du *Courrier du Canada*, voulut tenter un autre plan stratégique : il attaqua le Père Lacasse.

Il le fit d'une façon aussi brutale qu'idiote, et s'évertua à se montrer le plus chatouilleux et le plus vindicatif possible, pour faire croire que si les bagatelles que le spirituel abbé avait écrites sur son compte, à propos de Sarah Bernhardt, suffisaient à le rendre fou furieux, conséquemment mes critiques ne l'atteignaient aucunement, puisqu'il ne se donnait pas la peine d'y répondre.

Le public vit le true, se moqua de lui, le méprisa comme il le méritait, et plusieurs de ses fervents, entre autres, M. Choquette, lui tournèrent le dos.

Enfin mon livre—*Le Lauréat*—parut.

A son apparition, M. Fréchette continua d'affecter le dédain et fit le mort.

Il fit le mort durant un long mois.

Mais, un jour, voyant que mon volume avait du succès en librairie, il n'y put tenir ; il se décida à louer un nouveau paravent, et se mit à tirer sur moi, caché derrière Marc Sauvalle, le même Sauvalle qui a signé l'autobiographie du *lauréat* dans les *Hommes du Jour*.

Durant six semaines M. Fréchette a tiré avec la même poudre qu'avait employée Roullaud, durant six semaines il a fait mentir aussi stupidement le paravent numéro deux que le paravent numéro un.

Pour entrer en matière, Marc Sauvalle a aligné tous les titres que M. Fréchette s'est procurés au moyen de ses plagiats et de ses réclames de *pain killer* ; puis il a donné la raison qui m'avait engagé à écrire le *Lauréat*, et vous allez savoir incontinent ce qui m'a fait commettre une pareille infamie.

Chapeau bas ! c'est le paravent numéro deux qui parle :

Le titre seul du volume—*Le Lauréat*—révèle l'intention et le sentiment qui l'ont dicté.

En effet, ce n'est pas à Louis Fréchette que l'auteur en veut surtout, c'est au *lauréat* de l'Académie française, parbleu !

Comment cela ? Voici :

Le pauvre diable d'auteur, après avoir pondu le volume de vers que personne n'a lu, mais qui s'intitule *Feuilles d'Erable*, eut le toupet d'envoyer son œuvre aux membres de l'Académie française, avec la demande d'une couronne et d'un prix.

Tout naturellement, comme vous devez bien le penser, cette couronne et ce prix sont encore à faire leur apparition au firmament de la gloire de Chapman.

A ce sujet, M. Xavier Marmier disait un jour à un de mes amis qui le visitait :

—Connaissez-vous, au Canada, une espèce de détraqué.... allons donc, comment s'appelle-t-il ?... un nom anglais, qui fait penser à un ressort de montre... quelque chose comme *échappement ?*

—Chapman ?

—Justement.

—Je ne le connais pas beaucoup, mais il a dû vous envoyer des vers ; il en envoie à tout le monde, c'est sa manie.

—Il a fait plus que cela : imaginez-vous qu'il nous a soumis un volume à couronner.

—Pas possible !

—Parole d'honneur !

—C'est incroyable. Et puis ?...

—Et puis, dame, on m'a chargé de lire ça ; j'en ai eu assez de la première page, vous comprenez ; c'est un pauvre toqué que cet individu-là !

—A peu près.

—Il l'est tout de bon, s'il s'imagine que l'Académie française va couronner des pauvretés pareilles.

Et bien, le volume dirigé aujourd'hui par Chapman contre M. Fréchette est né de cette mésaventure.

Assurément, il n'y a pas grand danger que M. Xavier Marmier puisse démentir ce que Marc Sauvalle dit là : le noble académicien est mort depuis trois ans.

M. Fréchette a cru qu'avec une pareille blague il allait expliquer à son avantage la publication de mon livre.

Le pauvre geai déplumé avait compté sans une réplique de ma part.

Quoi qu'il en soit, voici ce que je propose, pour combattre le mensonge que M. Fréchette a mis dans la bouche de son truchement :

Que Sauvalle ou n'importe qui de son entourage écrive au secrétaire de l'Académie française, et si quelqu'un en obtient une lettre tendant à dire que les registres de cette illustre institution établissent que j'ai demandé aux Quarante ou à l'un d'eux de couronner mes *Feuilles d'Erable*, je m'engage à déclarer dans les journaux les plus importants du pays que M. Fréchette n'est pas un plagiaire, qu'au contraire il est un très honnête écrivain, et que tout ce que j'ai écrit contre lui est faux et mensonger.

Ma proposition est-elle assez raisonnable ?

Elle est si raisonnable, que M. Fréchette et Marc Sauvalle se garderont bien de l'accepter.

Et voilà pourquoi, bien certain de n'être pas obligé de réhabiliter la réputation de M. Fréchette, je dis dès à présent aux deux copains que je me moque de leurs ridicules inventions.

Au reste, tout le monde sait bien que c'est le *lauréat* qui a imaginé la conversation qu'un des amis de Marc Sauvalle aurait eue à mon sujet avec un

membre de l'Académie ; et l'atroce calembour *échappement* dans la bouche de M. Marmier, qui était la personnification de ce qu'il y a de plus discret, de plus courtois et de plus digne dans le monde des lettres françaises, est la meilleure preuve de la gaucherie et de la mauvaise foi du poète *national* et de son truchement.

Oui, tout ce que M. Fréchette fait dire à Marc Sauvalle est de son invention, et, si le *lauréat* avait autant d'imagination dans ses vers qu'il en a pour mentir, je n'aurais, certes, guère beau jeu à prétendre qu'il n'est pas un poète.

II

Après avoir injurié MM. Chapais et Tardivel pour s'être permis de publier les articles qui composent mon *Lauréat*, Marc Sauvalle dit ceci :

> M. Henri Roulland a déjà, dans deux articles publiés dans la *Minerve*, levé un coin du linge qui recouvre la plaie ; il ne m'en voudra pas si je me permets de profiter de son travail en le complétant.
>
> J'emprunterai même l'ordre qu'il a mis dans ses deux articles ; j'y ajouterai quelques réflexions par-ci par-là ; et enfin je soumettrai les aperçus dont j'ai moi-même fait la découverte.

Je n'ai donc pas à répondre à la réédition et au réchauffage des articles de Roulland, que j'ai renversé comme on renverse un mannequin.

Je n'ai pas besoin de répondre à ces inepties : le public sait parfaitement que je ne suis pas un plagiaire.

Non, je ne suis pas un plagiaire, et, si j'en étais un, j'aurais assurément filouté les vers des grands écrivains français préférablement à ceux de l'auteur de *Jean Sauriol* et du *Drapeau fantôme*.

C'est son orgueil incommensurablement stupide qui a mis dans la tête de M. Fréchette l'idée d'essayer d'établir que je l'ai plagié toute ma vie : et le fait de n'avoir pu signaler un seul hémistiche que j'aurais pris à Victor Hugo, Lamartine, Musset, Leconte de Lisle, François Coppée, Sully-Prudhomme, etc., que je connais aussi bien que lui, et qui sont mes auteurs de prédilection, prouve le ridicule et la malhonnêteté du paravent numéro deux.

Quant à piller, j'aurais pris des pièces d'or plutôt que des gros sous.

III

Marc Sauvalle ne s'est pas borné à me reprocher d'avoir volé certains hémistiches qui appartiennent à tout le monde ; Marc Sauvalle, dis-je, ne s'est pas contenté de m'accuser de m'être approprié des banalités, il est allé jusqu'à mettre en relief de mes vers que son ami avait défigurés pour les faire ressembler aux siens.

Et je défie le paravent numéro deux de trouver dans mes *Québecquoises* et mes *Feuilles d'Erable*, aux pages qu'il indique ou dans n'importe quel journal, les alexandrins suivants qu'il m'attribue :

Avec ses pavillons claquant dans la tempête.

Je n'ai jamais écrit ça.

Minuit vient de sonner à la vieille pendule
Dans le noir corridor.

Je n'ai jamais écrit ça.

De notre oubli !—Personne ne le sait.

Je n'ai jamais écrit ça.

Te suivant du regard sur les flots écumeux
Sombrer dans le lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

Dans nos cercles du soir s'était jeté le deuil.

Je n'ai jamais écrit ça.

Son portail est orné d'étranges floraisons.

Je n'ai jamais écrit ça.

Je n'ai jamais écrit les vers qu'on vient de lire, et en chargeant votre truchement de me les attribuer, vous avez commis, M. Fréchette, un acte dont l'effronterie n'a d'égale que l'impudence des plagiats à l'aide desquels vous vous êtes édifié une réputation de poète.

IV

Nous allons continuer à admirer la bonne foi de M. Fréchette en faisant encore parler son truchement :

Je pourrais remplir toute une brochure, si je voulais seulement indiquer les pièces de Fréchette qui ont été imitées, parodiées et défigurées par Chapman.

Je me contenterai d'un exemple court mais éloquent.

Voici une petite pièce publiée dans la *Patrie* du 14 juillet 1883, et que l'auteur a incorporée plus tard dans l'épilogue de la *Légende d'un Peuple*. Elle était intitulée : *France*.

Quand des antiques jougs l'humanité se lasse,
Quand il est quelque part un peuple à secourir,
Qui donc à l'horizon voyez-vous accourir ?
A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe !

Sans espoir et sans Dieu, l'enfant de la forêt
Traîne-t-il sa misère à l'autre bout du monde,
Qui donc va lui verser la lumière féconde ?
Nations, saluez ! car la France apparaît !

De l'immense avenir resplendissante aurore,
Pour vous joindre en faisceaux, peuples de l'univers,
Faut-il percer les monts ou rapprocher les mers,
Paladin du progrès, la France arrive encore !

Voilà, n'est-ce pas, de fortes pensées habilement condensées, sobrement exprimées. Eh bien, voici maintenant la paraphrase, l'amplification banale. Presque point d'effort pour déguiser l'emprunt.

Marc Sauvalle n'a pas dit que M. Fréchette avait

volé le dernier vers de la première strophe qu'on vient de lire, à Cremazie, qui a écrit :

Peuple, inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

Il a oublié cela, je suppose.

Mais laissons-le me citer :

L'humanité gémit sous des jougs centenaires :
La France tout à coup fait gronder ses tonnerres,
Et, volcan qui vomit une lave d'airain,
Elle secoue au vent les tours de la Bastille...
Et l'astre de juillet à l'horizon scintille,
La sainte liberté rouvre son vol serein.

L'enfant de la nature, aux limites du monde,
Rampe sous le fardeau de sa misère immonde :
La France à son grand cœur sent la pitié venir...
Elle élève la voix...et ses missionnaires
Vont évangéliser les tribus sanguinaires,
Et font sur les déserts flamboyer l'avenir.

Les grandes nations, que le progrès enivre,
Veulent faire tomber tout ce qui peut survivre
Des obstacles nuisant à leur fraternité :
Elle prend son compas, son pic et sa truelle...
Et les monts affolés s'ent'rouvrent devant elle.
Et l'océan la suit comme un lion dompté.

Voilà ! Qu'en dites-vous ?

Je pourrais citer plus de vingt pièces dont le lauréat déconfit a accouché de la même façon.

J'ai expliqué dans mon *Lauréat* comment M. Fréchette m'avait escamoté les idées dont il s'est

servi pour faire les vers que son truchement vient de mettre en regard des miens.

Marc Sauvalle vient de me fournir une nouvelle preuve à l'appui de ce que j'ai écrit sur le sujet dans mon livre, et, pour montrer, une fois de plus, la probité de M. Fréchette, je vais comparer l'explication du paravent numéro deux avec celle que le *lauréat* donnait, dans la *Patrie* du 26 juillet de l'année dernière, à M. l'abbé Baillairgé, qui l'accusait de m'avoir volé les idées de la pièce servant d'épilogue à la *Légende d'un Peuple*.

Relisons donc ce que vient de dire le bon Marc :

Voici une petite pièce publiée dans la *Patrie* du 14 juillet 1883, et que l'auteur a incorporée plus tard dans l'épilogue de la *Légende d'un Peuple*. Elle était intitulée : *France*.

Lisons maintenant la réponse de M. Fréchette à M. l'abbé Baillairgé :

Ainsi, d'après M. l'abbé Baillairgé, il y a plagiat. C'est aussi notre avis.

Seulement le plagiaire n'est pas celui que M. l'abbé pense;—nous sommes assez charitables, quoique misérables laïques, pour ne pas l'accuser d'une canaillerie qui ferait peu d'honneur à l'habit qu'il porte.

Non, le plagiaire n'est pas celui qu'il pense, car la pièce de M. Fréchette n'a pas été publiée pour la première fois dans la *Légende d'un Peuple*, mais a été composée et publiée pour la fête du 14 juillet 1883.

Le poète en a retranché une strophe et l'a mise en tête de la pièce qui sert d'épilogue à son volume.

Nous nous rappelons même que, lorsque Chapman lut la sienne au banquet Vermond, les gens disaient : " Mais c'est la paraphrase de ton *Quatorze Juillet*, Fréchette. "

Comme on voit, M. Fréchette se contredit.

Tous les coupables, si retors qu'ils puissent être, finissent toujours par se contredire.

L'année dernière, il prétendait que la poésie dans laquelle j'avais puisé les idées de la mienne était intitulée *Le Quatorze Juillet*, qu'il l'avait mise à la fin de la *Légende d'un Peuple* ; et maintenant il dit qu'elle portait pour titre *France* et qu'il n'en a pris qu'une seule strophe pour la mettre dans le livre que l'Académie a jeté au panier.

Décidément, M. Fréchette et son fidèle Marc sont mêlés, et voici ce que je propose encore, en face du mensonge du souffleur et du *soufflé* :

Si Marc Sauvalle ou l'un de ses amis me montre dans la *Patrie* du 14 juillet de n'importe quelle année une pièce de vers de M. Fréchette intitulée *France*, je consens à payer à la société Saint-Vincent de Paul, de Québec, la somme de $100. En outre, je m'engage à payer une égale somme à la même société, si l'on me fait voir, dans le journal de M. Beaugrand, à la date du 14 juillet 1883, ou à n'im-

porte quelle date de la même année, une poésie portant pour titre *Le Quatorze Juillet* [1].

1.—M. Fréchette, depuis que l'article précédent fut publié, a admis implicitement m'avoir filouté les idées des strophes par lesquelles débute la dernière pièce de la *Légende d'un Peuple*. En effet, dans un banquet récemment donné, à Montréal, au consul-général de France, il a commencé à déclamer la pièce en question par ce vers-ci :

France, recueille-toi ! France, l'heure est sacrée !

ayant soin de ne pas en réciter les vers du premier chant, où se trouvent les idées que je lui reproche de m'avoir volées. Et puis,—ce qui achève de peindre encore l'homme,—pour empêcher de reconnaître sa pièce originaire, il en a changé le titre, qui est devenu *La Mission de la France*.

UNE REPLIQUE

Aux défis que j'ai portés dans l'article qui précède, publié d'abord dans la *Vérité*, M. Fréchette s'est contenté de répondre par un *mot pour rire* qui a passé par tous les almanachs de la France, de la Belgique et du Canada et à l'aide d'un mensonge qui ne pouvait passer par d'autre bouche que la sienne.

Il faut être bien à court de ressources pour recourir à d'aussi piètres moyens, et l'honorable M. Chapais a écrit dans le *Courrier du Canada*, à propos de cette réplique du lauréat, les lignes ci-dessous :

" Voici comment MM. Fréchette, Sauvalle, Roullaud et Cie répondent aux défis accablants que M. Chapman leur lance dans la *Vérité* :

Le poète ordinaire de la baillargerie, le pauvre Chapman, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est pas un chançard.

Jusqu'aux typographes de la *Vérité* qui lui jouent de mauvais tours ; c'est bien le comble de la déveine.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (ceci est un plagiat éhonté), il se débat comme un diable dans l'eau bénite de Tardivel, sous les cuissons des petites *vérités* que nous lui avons dites.

Or il écrit : " la *suite* au prochain numéro ", et le typographe, né malin, lui fait dire : " la *fuite* au prochain numéro ".

" A supposer que cette coquille serait authentique, en voilà une forte riposte aux coups droits que M. Chapman porte au *Lauréat* et à ses paravents !

" Mais il n'y a pas de coquille. On ne lit au bas de l'article de M. Chapman ni " la *suite*," ni " la *fuite* au prochain numéro." On y lit purement et simplement les mots : " à suivre," imprimés très correctement.

" Faut-il être réduit à *quia* pour descendre à d'aussi pitoyables blagues ? "

M. Tardivel ne fut pas moins sévère relativement à la prétendue coquille.

Qu'on en juge :

" Dans son premier article en réponse à M. Fréchette, publié dans le dernier numéro de la *Vérité*, M. Chapman porte à l'ami de Sarah et à son paravent Sauvalle plusieurs défis très sérieux qui demandent à être sérieusement relevés si M. Fréchette a quelque souci de sa réputation. Or voici intégrale-

ment la réplique des deux copains que nous apporte la *Patrie* de samedi dernier :

Le poète ordinaire de la baillargerie, le pauvre Chapman, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est pas un chançard.

Jusqu'aux typographes de la *Vérité* qui lui jouent de mauvais tours ; c'est bien le comble de la déveine.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (ceci est un plagiat éhonté), il se débat comme un diable dans l'eau bénite de Tardivel, sous les cuissons des petites *vérités* que nous lui avons dites.

Or il écrit : " la *suite* au prochain numéro," et le typographe, né malin, lui fait dire : " la *fuite* au prochain numéro."

" Se raccrocher à une faute typographique, en pareille circonstance, ce serait déjà un aveu compromettant pour M. Fréchette, car ce serait proclamer qu'il est dans l'impossibilité de relever les défis de son adversaire. Que dire alors du procédé de MM. Fréchette et Sauvalle, qui, n'ayant pas de faute typographique à laquelle ils puissent se raccrocher, *en inventent une* ; ou plutôt—car ces gens-là ne peuvent rien inventer—en rééditent une qui traîne dans les *mots pour rire* depuis des années !

" C'est à peine croyable, MM. Fréchette et Sauvalle ont tout simplement menti. M. Chapman avait écrit, à la fin de son article, non pas : " *La suite au prochain numéro*," mais : *à suivre*. Et notre typo-

graphe a mis *à suivre*, tel que M. Chapman l'avait écrit. Chacun peut s'en convaincre en consultant la *Vérité* de la semaine dernière, première colonne, cinquième page.

" En être réduit à mentir pour se faire une contenance ! Pauvre M. Fréchette, que vous êtes bien vide, et surtout que vous êtes bien vidé ! "

Oui, M. Fréchette est bien vidé, et il ne reste plus maintenant qu'à empailler cet aigle littéraire dont le *vol*, naguère encore, le portait si haut, si haut.

INTERVIEW

Pour faire croire que ce n'était pas lui qui écrivait contre moi les articles que signait Sauvalle, M. Fréchette—quel farceur !—s'est fait *interviewer* par le paravent numéro deux, tout comme il se fit *interviewer* par le bon Marc quand celui-ci signa l'autobiographie du poète *national* dans les *Hommes du Jour.*

Seulement, M. Fréchette avait oublié, au moment où il écrivait l'entrevue qu'on lira plus loin, que dans son autobiographie il laissait Sauvalle le tutoyer et lui taper sur le ventre, comme le prouvent les lignes suivantes empruntées aux *Hommes du Jour* :

—Sais-tu ce qui m'amène, Fréchette ? Tu ne devineras jamais. Il faut que je fasse ton portrait.

—Comment ? Es-tu devenu photographe ?

—Non, ce n'est pas cela : je suis chargé par la direction

des *Hommes du Jour* d'écrire ta monographie ; on m'a même demandé ta vie.

—Hein ?

—Disons ta biographie, mais je n'ai consenti qu'à essayer ton portrait ; veux-tu poser ?

—Ce n'est guère dans mes habitudes.

—Je le sais ; aussi, je n'insiste pas ; seulement tu vas me laisser toute liberté de saisir mes lignes, de guetter mes nuances, et pour cela de te faire parler un peu, de parler beaucoup moi-même, et aussi de circuler à loisir dans toute ta maison, de la cave au grenier, en véritable inquisiteur.

—Mais cela n'intéressera personne.

—Tu te trompes. As-tu lu de Goncourt et sa *Maison d'un Artiste ?* C'est lui-même qui passe en revue ses bibelots et qui dit : " En ce temps où les choses dont le poète latin a signalé la mélancolique vie latente sont associées si largement par la description littéraire moderne à l'histoire de l'humanité, pourquoi n'écrirait-on pas les mémoires des choses au milieu desquelles s'est écoulée une existence d'homme ?

—C'est bon, tu m'as convaincu, j'y consens, mais tu m'es témoin que c'est à mon corps défendant.

Sauvalle avait convaincu M. Fréchette !

Le compère était à son corps défendant !

Non, il n'y a rien qui approche pour le cocasse une pareille fumisterie.

Aussi, faudrait-il être revêtu d'une triple cuirasse

de sottise pour ne pas s'apercevoir que tout ce que disent là Sauvalle et son ami a été écrit de la propre main de M. Fréchette, que l'entrevue de l'autobiographie et celle des articles du paravent numéro deux ont été inventées l'une et l'autre par le poète *national* pour tâcher de blaguer mieux le public.

Au surplus, deux expressions typiques, *le cœur grand ouvert* ou *largement ouvert*, *la main largement ouverte* ou *largement tendue*, deux expressions que M. Fréchette ne lâche jamais, avec lesquelles il est, comme on dit, en amour, vont prouver surabondamment mon assertion à ceux qui savent par mon *Lauréat* que le poète *national* est toujours à bout de ressources et ne cesse de rabâcher.

Dans sa première lettre à M. l'abbé Baillargé le *lauréat* disait :

C'est au moins ce que M. l'abbé Nantel a paru comprendre, et je ne lui ai pas *ménagé* (sic) *une main largement ouverte.*

Dans la biographie de l'honorable M. Laurier, que M. Fréchette a publiée, quelque temps avant la sienne, dans les *Hommes du Jour*, on lit :

Dans ses relations sociales Laurier ne perd rien de son prestige. Affable et hospitalier chez lui, d'un commerce charmant chez les autres, *la main* et le *cœur largement ouverts* à tous, etc.

Au commencement d'un article que l'auteur

d'*Originaux* et *Détraqués* publia dans la *Patrie* du 17 mars de cette année:

L'éclat de rire qui jaillit clair et sonore des lèvres *largement ouvertes* ne peut monter que d'un cœur vibrant et, lui aussi, *largement ouvert.*

A la fin de la préface écrite par le poète *national* pour les *Refrains de Jeunesse* de M. J.-W. Poitras :

Je salue les *Refrains de Jeunesse*, et *tends une main largement ouverte* à leur très sympathique auteur.

Dans la notice nécrologique de M Jos. Duhamel, publiée dans la *Patrie* du 27 octobre dernier :

Obligeant à l'extrême, doué d'une charité inépuisable, jamais ami ne fut plus sincère et n'eut le *cœur plus largement ouvert.*

Voyons maintenant si les choses qu'on trouve dans la biographie de M. Fréchette, publiée dans les *Hommes du Jour*, ne sont pas suffisantes pour établir que c'est lui-même qui a écrit cette biographie :

J'escalade lestement les deux étages, et sur le palier je trouve mon excellent compagnon d'autrefois, qui me *tend une main largement ouverte.*

.....

Son émotion, comme sa gaieté, est communicative ; le *cœur* toujours *ouvert*, *la main* promptement *tendue*, etc.

.....

Louis, le fils aîné, si délicat et si bien élevé ; Jeanne,

l'aînée des filles, déjà grandelette, aux yeux *largement ouverts*, etc.

.....

Mais ce sont les étoiles françaises qu'on y accueille le plus somptueusement et à *cœur* plus *largement ouvert*, etc.

Une autre citation—prise encore dans la première lettre de M. Fréchette à M. l'abbé Baillargé :

Si les coups—et par malheur il ne peut guère en être autrement—ricochent un peu sur certains de vos confrères, ceux-ci ne devront pas s'en prendre à moi, mais à la *corneille* qui s'est mêlée d'abattre des noix, etc.

Comparons à présent les lignes suivantes, détachées de la biographie du *lauréat*, signée, pour la frime, par Marc Sauvalle :

Mais autant il est indulgent pour l'ignorant involontaire et sans prétention, autant il déteste les faux savants ou les pédants qui pataugent devant lui, au milieu des belles-lettres, comme des *corneilles abattant des noix*, etc.

Tous ces rabâchages—qui n'appartiennent qu'à M. Fréchette—sont, n'est-ce pas, assez probants pour démontrer que le *lauréat* a fait son propre éloge dans les *Hommes du Jour*.

Oui, il est évident pour celui qui connaît le style rococo de Marc Sauvalle que c'est le poète *national* qui s'est portraituré dans la publication de M. Louis Taché, comme aussi c'est lui-même qui vient de se donner un brevet d'honnêteté comme écrivain dans les deux derniers articles du paravent numéro deux.

En tout cas, quand Marc Sauvalle parle à M. Fréchette dans la fameuse biographie, il est familier avec lui jusqu'à lui dire qu'il ne se gênera pas de *circuler à loisir* dans sa maison, de la *cave au grenier*, tandis que, dans la dernière conversation qu'il prétend avoir eue avec le *lauréat* à mon endroit, il lui parle le front bas et l'échine courbée.

Mais laissons donc parler les deux copains, pour juger de cela :

M. Sauvalle.—Je me suis permis de venir vous demander quelques nouveaux renseignements au sujet du livre de Chapman. Est-ce qu'un interview vous ennuierait ?

M. Fréchette.—Aucunement, mais je ne crois pas avoir rien à ajouter aux documents imprimés que j'ai déjà mis entre les mains de M. Roullaud et des vôtres relativement au même sujet. Ne sont-ils pas suffisants ?

M. Sauvalle.—Suffisants pour démontrer que le Chapman s'est gavé dans vos livres comme un étourneau dans un boisseau d'avoine, c'est vrai ; mais n'auriez-vous pas un mot à dire des accusations de plagiat portées contre vous-même par cet individu et par l'abbé Baillargé ?

M. Fréchette.—A quoi bon ? j'ai fait connaître pour ce qu'il est l'abbé Baillargé, dont tout le monde rit aujourd'hui. Pauvre agresseur battu, il se venge comme il peut, le saint prêtre ! Quant à l'autre, si vous étiez du pays, vous sauriez qu'il est assez connu à Montréal et à Québec, depuis nombre d'années, pour être tout à fait inoffensif.

Si Sauvalle était du pays, il saurait que je suis

assez connu à Québec et à Montréal pour être tout à fait inoffensif !

Mais Marc me connaît depuis six ans ; et, pas plus tard que le deux ou trois avril dernier, nous nous sommes rencontrés, à Montréal, en face des bureaux de la *Minerve*, et là le compère m'a félicité d'avoir mis M. Fréchette à sa place ; il m'a même remercié d'avoir fait que depuis quelque temps le *lauréat* dégonflé a cessé d'*éclabousser* — ce fut son mot—les gens qui ont le tort d'avoir moins de *tokens* que lui.

Mais revenons à nos deux copains, et prêtons l'oreille à ce charmant duo :

M. Sauvalle.—Eh bien, Monsieur, c'est précisément parce que je suis étranger que je viens vous prier de parler, ne serait-ce que pour la satisfaction de la colonie française au Canada, qui n'est pas au courant du passé, et qui vous a, vous le savez, en si haute estime.

M. Fréchette.—En ce cas, Monsieur, vous pouvez interroger ; malgré mes répugnances à m'occuper d'un pareil sujet et d'un pareil oiseau, je suis prêt à vous répondre.

M. Sauvalle.—D'abord, savez-vous ce qui a pu déterminer chez l'individu cette haine féroce ?

M. Fréchette.—Rien de précis, Monsieur ; ce n'est pas ma faute si l'on s'est moqué de lui à l'Académie française, où j'avais réussi, la dernière fois qu'il m'a parlé, il se traînait à genoux...

M. Sauvalle.—A genoux ?

Suivent quelques insinuations qui déshonorent celui qui les formule et auxquelles un homme bien élevé ne répond pas.

Après s'être ainsi soulagé quelque peu de la bile que mes critiques lui ont fait faire depuis quelque temps, M. Fréchette continue :

Il m'appelait " grand cœur," dans ces circonstances-là, comme il m'appelait " grand poète" dans ses pièces. Et, confiant dans mon indifférence au sujet de mes vers, il ne se gênait point. Chaque fois que je publiais une pièce, on était sûr d'en voir apparaître la doublure, quelque temps après ; c'en était devenu une farce. Il me suivait à la piste—adoptant par derrière moi non seulement mes expressions, mes idées, mais encore mes sujets, mes opinions, mes titres, jusqu'aux rythmes dont je me servais, le cadre, la charpente, tout. Si je divisais mes pièces par des chiffres, il divisait les siennes par des chiffres. Si je les divisais par des étoiles, il les divisait par des étoiles. Si je faisais des strophes, il faisait des strophes. Si j'écrivais en rimes plates, il écrivait en rimes plates. Un hiver il me prend envie de ciseler des sonnets, voilà mon homme à gâcher des sonnets. Quand j'ébauchais du paysage, il barbouillait du paysage ; quand j'abordais l'épître, il se lançait dans l'épître. Et quand j'essayai du récit, il fit comme moi... il essaya.

Il est vrai que j'ai écrit sur des sujets analogues à ceux qu'avait déjà traités M. Fréchette ; mais je n'y ai certainement pas plagié le poète *national* ; et quelques-unes de mes pièces, que je vais mettre en regard des siennes, vont prouver que l'accusation

qui vient d'être portée contre moi est absolument fausse.

Qu'on en juge :

LE PREMIER DE L'AN

C'est le premier de l'an ! Allégresse partout !
On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie....
Mais le premier de l'an, pour les petits surtout,
Est un jour d'ineffable joie.

Pour les enfants la vie est un céleste accord ;
Chaque nouvelle année au bonheur les invite ;
A cet âge naïf on ne sait pas encore
Comme le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est profond ;
Ces cœurs que rien ne blesse ont en eux leur dictame.
Et pourtant qui dira ce qui se passe au fond
Quelquefois de la petite âme ?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux,
Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide,
Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux.
Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté ;
—Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres !—
Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté
Le ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont là, groupés au milieu de monceaux
De cadeaux radieux,—bonbons, tambours, épées,
Chevaux de bois, soldats de plomb, frêles berceaux
Où dorment de roses poupées.

Oh ! les bons cris de joie ! oh ! la franche gaîté !

Doux échappés du ciel, que je voudrais décrire
Ce timbre d'innocence et de sérénité
Qui sonne en votre éclat de rire !

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler !
Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue,
La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler
Deux grosses larmes sur sa joue.

—Allons, dit le brave homme, en couvrant de baisers
Les petits innocents à la voix de mésanges,
Ces jouets sont à vous ; prenez et divisez
Entre vous trois, mes petits anges.

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné :
—Pour qui, dit le papa, cette autre part entière?
—Et, levant ses grands yeux :—C'est, répondit l'aîné,
Pour petit frère au cimetière.

LOUIS FRÉCHETTE.

LE PREMIER DE L'AN

Au sein du Sahara,—la mer sinistre et dure
Dont l'onde illimitée est du sable brûlant,—
Sous l'implacable ardeur d'un soleil aveuglant,
Se profile parfois une île de verdure.

C'est l'oasis avec ses aspects enchanteurs,
Où figuiers et dattiers confondent leurs ramures,
Où des sources d'eau vive unissent leurs murmures
Aux concerts incessants de mille oiseaux chanteurs.

Comme un émail géant l'éden au loin chatoie ;
Et dès qu'un groupe arabe, en marchant vers Alger,
Voit à l'horizon bleu ses palmiers émerger,
Il les salue avec une clameur de joie.

La caravane sait qu'elle va trouver là
Des fruits délicieux, des eaux rafraîchissantes...

Elle aborde dans l'île aux rives séduisantes
En regardant le ciel et répétant : " Allah " !

Elle dort tout un jour au bord de quelque source,
Bercée aux trémolos des oiseaux familiers,
Laissant paître au hasard, à travers les halliers,
Les pauvres méharis tout brisés de leur course.

Elle dort sous l'arceau d'arbres toujours en fleur ;
Et quand les chameliers, remis de leurs fatigues,
Quittent ce paradis plein du parfum des figues,
Ils gardent dans leur veine un peu de sa fraîcheur.

Dans le désert des ans, dans cette aride plaine
Qu'en suivant notre étoile il nous faut tous franchir,
Il est des oasis, où, pour se rafraîchir,
S'arrête quelquefois la caravane humaine.

Ce sont pour nous des jours d'un éclat idéal :
De ses rayons divins l'espérance les dore ;
Et sitôt que notre œil en voit poindre l'aurore,
Nous la saluons tous d'un long cri triomphal.

Demain, nous entrerons, malgré nos froids sévères,
Dans un de ces édens riants et gracieux,
Et là, rangés autour de mets délicieux,
Pour boire au nouvel an nous choquerons nos verres.

Las de marcher toujours en quête de bonheur,
Las de courir après tant de chimères vaines,
Nous nous reposerons sous des ombres sereines,
Bercés à des refrains qui monteront du cœur.

Nous nous reposerons au bord de sources calmes
Dont nul souffle jamais ne vient rider l'azur ;
L'arbre de l'amitié, plein d'un parfum si pur,
Au-dessus de nos fronts balancera ses palmes.

Demain, à bien des pleurs des chants succèderont ;
L'enfance frémira d'une joie infinie ;
Aux foyers tout sera paix, lumière, harmonie,
Et dans un même élan tous les cœurs s'uniront.

Et quand nous quitterons, l'âme toute ravie,
Ce paradis qui point à l'horizon neigeux,
Nous nous sentirons tous plus forts, plus courageux,
Pour affronter encor le désert de la vie.

Réjouissons-nous donc d'avance au coin du feu,
Et, comme les Bédouins saluant la ramée
De l'oasis ombreuse et toute parfumée,
Levons les yeux au ciel et disons : " Gloire à Dieu ! "

W. CHAPMAN.

SPENCER WOOD

En remontant le fleuve, on fait la découverte
D'un pavillon tout blanc coquettement assis
Sur un coin de falaise en tuf, aux flancs noircis,
Et dont la large épaule est de grands bois couverte.

Plus loin, s'il sonde un peu les massifs éclaircis,
L'œil aperçoit, au fond d'une clairière verte,
Une altière villa dont la porte entr'ouverte
Sourit hospitalière à vos pas indécis.

Vaste piazza, sentiers fleuris, fraîches ramures,
Bosquets pleins de parfums, d'oiseaux et de murmures,
Site le plus charmant que l'œil ait contemplé.

C'est Spencer Wood, joli tableau, riant poème,
Foyer que la Patrie offre à son chef suprême,
Et qui jamais ne fut plus noblement peuplé.

LOUIS FRÉCHETTE.

SPENCER WOOD

Voilé par un bosquet, loin de tout œil profane,
C'est l'asile du rêve et du recueillement.
Que le printemps éclose, ou que l'été se fane,
Seul, par moments, le bruit du fleuve diaphane
Rompt le calme embaumé de cet endroit charmant.

Seuls, les oiseaux, cachés sous les branches pensives,
Réveillent, au matin, ses hôtes vénérés ;
Et là, dans le fouillis des frondaisons massives,
Les parfums et les chants ont des fraîcheurs si vives,
Que tous les cœurs en sont émus et pénétrés.

Tout autour du palais, comme des sentinelles
Qui veillent sur les eaux du fleuve séduisant,
Des pins géants, tout pleins de bruissements d'ailes,
Bercent indolemment leurs têtes solennelles
Sur des sentiers sablés partout s'entre-croisant.

Des gazons veloutés tapissent la terrasse ;
Maint parterre odorant sert à l'enguirlander ;
La toiture au soleil luit comme une cuirasse ;
Et de la véranda coquette l'on embrasse
Le plus vaste horizon que l'œil puisse sonder.

Quand l'aube vient darder ses flèches de lumière
A travers les réseaux du bocage qui dort,
Avec tous ses parfums et ses feux la clairière
Enroule autour des pins à l'épaisse crinière
Comme un voile d'encens frangé de reflets d'or.

Et puis, si le couchant tout à coup incendie
Les grands arbres, les fleurs, le gazon, le lichen,
Ce lieu, qui jusqu'aux flots empourprés s'irradie,
Pendant que mille oiseaux disent leur mélodie,
Semble aux yeux éblouis un fragment de l'Eden.

Quelquefois des massifs, où jasent les mésanges,
S'élèvent de longs cris rieurs et triomphants...
Comme à ce paradis il a fallu des anges,
Sous les rameaux ombreux entrelaçant leurs franges
On voit s'ébattre alors de radieux enfants.

Non, nul autre séjour, où notre œil s'extasie,
N'eût avec plus de calme et de grâce abrité
Ceux qui, passionnés pour toute poésie,
Gardent au plus profond de leur âme choisie
Le culte de l'honneur et de la loyauté.

W. Chapman.

A Mme ALBANI

Qui donc nous avait dit, ô notre artiste aimée !
Qu'en un morne dédain ton âme renfermée,
Gardait—fleuve songeant aux cailloux du ruisseau—
Des ronces du passé rancune à ton berceau.

Comme un papillon d'or qui, dans son vol splendide,
Méprise désormais la pauvre chrysalide,
Qui donc nous avait dit —ô profanations !
Qu'entraînée au courant de tant d'ovations,
Aux oublis généreux femme inaccoutumée,
Tu rêvais, au moment même où la renommée
Du succès à ton front fixait l'astre éclatant,
A punir ton pays de ses froideurs d'antan ?

O sainteté de l'art, toujours, toujours niée !
Ceux-là, grande Albani, qui t'ont calomniée
N'avaient jamais compris ce que c'est que le cœur
Où le reflet d'en haut mit un cachet vainqueur.

Ceux qui parlaient ainsi de toi ne savaient guère
Combien l'artiste plane au-dessus du vulgaire ;
Combien l'âme d'élite, être immatériel,

Qui se fait ici-bas l'écho des chants du ciel,
Trouve, bercée au vent des saintes harmonies,
Peu de place en son sein pour les acrimonies !

Ils ignoraient, ceux-là,—mais au fond c'est leur droit—,
Qu'on n'est pas grande artiste avec un cœur étroit !

Lorsque, fouettant les airs de sa vaste envergure,
L'aigle, au clair firmament, monte et se transfigure,
En veut-il au vallon qui lui fut moins vermeil ?
Quant la goutte flottante aux rayons du soleil
Monte en bruine rose au sommet de la nue.
En veut-elle au ruisseau de l'avoir méconnue ?

Non, non ! l'aigle qui vole, ivre d'immensité,
Après être allé boire aux urnes de clarté,
Revient sur le rocher rafraîchir son plumage,
Conservant dans son œil la flamboyante image
Du globe incandescent que lui seul peut fixer !
Quant à la perle humide, elle va se bercer
Et se dissoudre aux cieux en vapeur irisée,
Pour tomber ici-bas, fécondante rosée,
Pour aller resplendir en goutte de cristal
Sur la fleur qui se mire au doux ruisseau natal.

Tu sembles l'une et l'autre, ô diva ! D'un coup d'aile,
Comme l'aigle au vieux roc resté toujours fidèle,
Comme la goutte d'eau qui retrouve son cours,
Pour donner à nos vœux quelques instants trop courts,
Tu redescends enfin de la sphère infinie
Où le soleil de l'art a sacré ton génie
Tu quittes l'empyrée où ton vol radieux
Semait aux quatre vents tes chants mélodieux.
Tu dis : Trêve aux rappels des brillants auditoires !
Aux bouquets ! aux bravos ! trêve à toutes les gloires !

O ma patrie ! adieu, rives au ciel doré !
Je tombe à deux genoux sur ton sol adoré.
A moi tous les trésors de ta grande nature !
A moi le fleuve altier qui te sert de ceinture !
Tes cités, tes forêts, tes monts au front hautain !
Le blanc clocher, là-bas, qui luit dans le lointain !
Chambly ! le vieux couvent. Que je vous reconnaisse,
Théâtre inoublié de mes jours de jeunesse !

Voilà ce que tu dis en touchant notre sol,
Aigle sublime...non !—céleste rossignol !

Oui, nous l'avons appris,—et, dans notre âme émue,
A ton nom, depuis lors, chaque fibre remue.—

Quand l'Europe artistique, enchaînée à ta voix,
Te hissait, jeune encor, sur l'immortel pavois,
Quand d'Italie en France, et de Londres à Bruxelles,
Les acclamations folles, universelles,
Que soulevaient tes pas, montaient, ô notre enfant !
Délirantes clameurs, à ton char triomphant.
Quand enfin, répété par la foule qui gronde,
Ton nom frappait l'écho des grands centres du monde,
Pour de là se répandre, et retentir partout,
Fidèle au vieux foyer, patriote avant tout,
Des souvenirs d'enfance inflexible gardienne,
L'univers à tes pieds, tu restas canadienne !

Merci, chère Albani, merci !

Si notre main
N'a pas toujours battu si fort sur ton chemin,
Si notre enthousiasme, ignorant trop encore,
N'a pas, comme il devait, salué ton aurore ;
Si nous n'avons pas su découvrir sur ton front
Ta future couronne à son premier fleuron ;

Si ton aube a pâli par notre indifférence,
Oh ! tu te venges bien, grande âme, et ta vengeance
Eclate aux yeux de tous, sans fiel et sans rancœur,
Belle comme ta voix, noble comme ton cœur.

Eh bien, soit ! ton pays est debout qui t'acclame !
Ton amour, il le veut ; ta gloire, il la réclame !
Il eût voulu voulu t'offrir un diadème d'or,
Si son orgueil de père eût cru trouver encor,
Au milieu des joyaux sans prix dont tu rayonnes,
Sur ta tête d'enfant place pour des couronnes.
N'importe ! Avec l'aveu de nos torts expiés,
Laisse-nous, Albani, déposer à tes pieds
Toutes nos amitiés qui, ce soir, n'en font qu'une !
On t'a donné, là-bas, la gloire et la fortune ;
Ton pays, fier de toi, vient t'offrir, à son tour,
Son plus fervent hommage et son plus tendre amour.

LOUIS FRÉCHETTE.

A EUGENIE TESSIER

Tu ne te souviens pas d'avoir vu le soleil
Qui dore l'horizon, le flot, l'arbre, la pierre,
Car le destin ferma pour toujours ta paupière,
Sitôt qu'elle eût souri dans ton berceau vermeil.

Or, quand s'évanouit l'éclair de ta prunelle,
Le génie en ton âme alluma son flambeau ;
Et l'œil de ta pensée a vu l'astre du Beau,
Ton esprit, pour l'atteindre, a déployé son aile.

Et ce que l'onde dit d'enivrant au roseau,
Ce que le hautbois a de divin dans sa note,
Ce que le vent de mai sous les lilas chuchote,
Oui, tout cela frémit dans ton gosier d'oiseau.

Comme le rossignol dont la chanson se mêle
Aux sonores frissons des feuilles dans la nuit,
Tu gazouillas d'abord pour tromper ton ennui,
Et ton refrain rendit jalouse Philomèle.

Et bientôt le passant, tout ravi, s'arrêta
Pour savoir qui chantait dans cette ombre sereine...
Lorsque tu fis, un soir, ton début sur la scène,
Une acclamation délirante éclata.

Dès ce moment ta main a fait tomber le voile
Qui te cachait aux yeux des chercheurs d'idéal...
Déjà tu fais l'orgueil de ton pays natal,
Et ton nom désormais luira comme une étoile.

Mais, malgré tes succès, quand ton trille argentin
Fait tressaillir les cœurs d'une ivresse divine,
Parfois un sanglot semble étreindre ta poitrine,
Une larme jaillit de ton grand œil éteint.

Tu pleures, le front plein d'une sublime fièvre,
L'esprit dans les rayons éblouissants de l'art,
De ne pouvoir, hélas ! caresser du regard
Les milliers d'auditeurs suspendus à ta lèvre.

Et tu songes toujours que c'est payer bien cher
Les applaudissements de la foule éperdue
Que de venir chanter à tâtons et perdue
Sous les feux de la rampe aussi vifs que l'éclair.

Tu préfères la paix des humbles villageoises
Qui contemplent les cieux, les prés, les eaux, les bois,
Aux bravos éclatants que soulève ta voix,
Au prix de tant d'ennuis, au prix de tant d'angoisses.

Ton cœur saigne souvent en palpitant d'émoi...
Mais console-toi donc, en songeant, Eugénie,

Que l'on a de tout temps vu souffrir le génie,
Et que Milton était aveugle comme toi.

Oui, chante plus gaîment au-dessus de nos fanges...
Et, quand tu nous fuiras, oiseau mélodieux,
Aux rayons éternels tu rouvriras tes yeux,
Tu mêleras ta voix à l'hosanna des anges !

NOUVELLES COMPARAISONS

Nous allons continuer nos confrontations, pour voir s'il est bien vrai que tout ce que j'ai barbouillé —selon le mot de M. Fréchette—est une imitation des pièces du *lauréat*.

A cette fin, j'aurais aimé trouver dans les volumes de mon *modèle* quelque paysage d'une certaine ampleur pour le mettre en regard d'un des barbouillages les plus considérables que j'aie commis en voulant décrire les scènes de la grande nature canadienne.

Malheureusement, le *lauréat* n'a exercé son talent de paysagiste que dans des sonnets.

Or, comme une seule piécette de ce genre ne saurait être raisonnablement mise en parallèle avec une poésie passablement longue, je transcrirai trois sonnets des *Oiseaux de Neige*, couronnés par l'Académie française, ayant une certaine analogie avec

une de mes pièces qui viendra immédiatement après, et l'on verra que, lorsque j'écrivis l'*Aurore Boréale*, je n'avais certainement pas mon *modèle* sous les yeux.

Lisez :

FÉVRIER

Aux pans du ciel l'hiver drape un nouveau décor ;
Au firmament l'azur de tons roses s'allume ;
Sur nos trottoirs un vent plus doux enfle la plume
Des petits moineaux gris qu'on y retrouve encor.

Maint coup sec retentit dans la forêt qui dort,
Et, dans les ravins creux qui s'emplissent de brume,
Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhume
L'orient plus vermeil met une épingle d'or.

Folâtre, et secouant sa clochette argentine,
Le bruyant Carnaval fait sonner sa bottine
Sur le plancher rustique et le tapis soyeux.

Le spleen chassé s'en va chercher d'autres victimes ;
La gaîté vient s'asseoir à nos cercles intimes...
C'est le mois le plus court : passons-le plus joyeux.

MARS

Adieu les jours sereins et les nuits étoilées !
La neige à flocons lourds s'amoncelle à foison
Au penchant des coteaux, dans le fond des vallées.
C'est le dernier effort de la rude saison.

C'est le mois ennuyeux, le mois des giboulées ;
Des frimas cristallins l'étrange floraison
Brode ses fleurs de givre aux branches constellées,
Là-bas un trait bronzé dessine l'horizon.

Le vieux coureur des bois dépose ses raquettes ;
Plus d'orignaux géants, plus de biches coquettes,

Plus de course lointaine au lointain Labrador !

On s'en consolera dans la combe voisine,
En regardant monter sur un feu de résine
La sève de l'érable en brûlants bouillons d'or.

AVRIL

La neige fond partout ; plus de sombre avalanche
Le soleil se prodigue en traits plus éclatants ;
La sève perce l'arbre en bourgeons palpitants
Qui feront sous les fruits, plus tard, plier la branche.

Un vent tiède succède aux farouches autans ;
L'hirondelle est encore au loin ; mais en revanche
Des milliers d'oiseaux blancs couvrent la plaine blanche,
Et de leurs cris aigus rappellent le printemps.

Sous l'effleuve fécond il faut que tout renaisse...
Avril c'est le réveil, avril c'est la jeunesse.
Mais quand la poésie ajoute :—*mois des fleurs*—

Il faut bien avouer—nous que trempe l'averse,
Qu'entraîne la débâcle, ou qu'un glaçon renverse—
Que les poètes sont de charmants persifleurs.

LOUIS FRÉCHETTE

Je n'ai pas plagié M. Fréchette pour écrire mon *Aurore Boréale*. Non ; mais le *lauréat*, lui, a pris l'idée de ses derniers tercets dans ce que Crémazie écrivait de Paris, en 1871, à M. l'abbé Casgrain, au cours d'une lettre—publiée dans la *Revue Canadienne*—dont je détache le passage suivant :

Jacques me dit que vous avez eu un mois d'avril froid et pluvieux, et qu'il a été indisposé par suite des variations subites de la température.

J'espère que le *joli mois de mai*, dont les charmes existent plutôt dans l'imagination de ces farceurs de poètes que sur les bords du Saint-Laurent, aura apporté à Jacques, avec les *brises printanières et les parfums des fleurs fraîchement écloses*, un remède à l'indisposition que le mois d'avril lui avait causée.

Ce qui prouve bien que ce n'est pas par pure coïncidence que M. Fréchette a eu la même idée que Crémazie, c'est qu'aucun barde indigène n'a jamais nommé notre avril le *mois des fleurs*, et que le *lauréat* ne l'a appelé ainsi que pour singer le grand poète canadien, qui avait, relativement à la maladie de son frère, ironiquement souligné le *joli mois de mai* de la chanson, les *brises printanièrss* et les *parfums des fleurs fraîchement écloses.*

Au demeurant, ce qui démontre surtout que M. Fréchette s'est inspiré de Crémazie pour le clou de son sonnet, c'est qu'il nomme les poètes de charmants persifleurs à propos du mois d'avril, tout comme celui-ci les a qualifiés de blagueurs à propos du mois de mai.

Seulement, le *lauréat* n'a pas compris que ce qui pouvait se dire, par ironie, du mois de mai des bords de la Seine, était inapplicable au mois d'avril des bords du Saint-Laurent.

Je répète donc ici ce que j'ai dit cent fois dans mon *Lauréat* : M. Fréchette n'est pas capable de

faire la moindre piécette sans s'aider de quelqu'un ; il lui est impossible de franchir la plus étroite rigole sans être monté sur des échasses.

Cela dit, voyons jusqu'à quel point j'ai dépouillé mon *modèle* pour écrire la poésie qu'on va lire :

L'AURORE BORÉALE

La nuit d'hiver étend son aile diaphane
Sur l'immobilité morne de la savane
Qui regarde monter, dans le recueillement,
La lune, à l'horizon, comme un saint-sacrement.
L'azur du ciel est vif, et chaque étoile blonde
Brille à travers les fûts de la forêt profonde.
La rafale se tait, et les sapins glacés,
Comme des spectres blancs, penchent leurs fronts lassés
Sous le poids de la neige étincelant dans l'ombre.
La savane s'endort dans sa majesté sombre,
Pleine du saint émoi qui vient du firmament.
Dans l'espace nul bruit ne trouble, en ce moment,
Le transparent sommeil des gigantesques arbres
Dont les troncs sous le givre ont la pâleur des marbres.
Seul, le craquement sourd d'un bouleau qui se fend
Sous l'invincible effort du grand froid triomphant
Rompt d'instant en instant le solennel silence
Du désert qui poursuit sa rêverie immense.

Tout à coup, vers le nord, du vaste horizon pur
Une rose lueur émerge dans l'azur,
Et, fluide clavier dont les étranges touches
Battent de l'aile ainsi que des oiseaux farouches,
Eparpillant partout des diamants dans l'air,
Elle envahit le vague océan de l'éther.
Aussitôt ce clavier, zébré d'or et d'agate,

Se change en un rideau dont la blancheur éclate,
Dont les replis moelleux, aussi promps que l'éclair,
Ondulent sans arrêt sur le firmament clair.

Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige ?

C'est le panorama que l'esprit du vertige
Déroule à l'infini de la mer et des cieux.
Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux,
Dans un écroulement d'ombres et de lumières,
Le voile se déchire, et de larges rivières
De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu,
Et leurs flots, tout hachés de volutes de feu,
S'écrasent, et, trouant des archipels d'opale,
Déferlent par-dessus une montagne pâle
De nuages pareils à des vaisseaux ancrés
Dans les immensités des golfes éthérés,
Et puis, rejaillissant sur des vapeurs compactes,
Inondent l'horizon de roses cataractes.
Le voile en un clin d'œil se reforme plus beau,
Lové comme un serpent, flottant comme un drapeau.
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique,
Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
Il met en mouvement des milliers de soleils
Comme cristallisés dans la plaine éthérée.
Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
Q'un groupe de houris secouerait en volant
Dans l'incommensurable espace étincelant ;
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour saisir les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.

Et la forêt regarde, enivrée, éblouie.
Se dérouler au loin cette scène inouïe ;

Et l'original, le mufle en avant, tout tremblant,
Les quatre pieds cloués sur un mamelon blanc,
L'œil grand ouvert, au bord de la savane claire,
Fixe depuis longtemps l'auréole polaire
Poudroyant de ses feux le céleste plafond,
Et son extase fauve en deux larmes se fond.

W. CHAPMAN.

Comparons maintenant deux poésies écrites sur deux augustes ruines de la terre française.

LA CHAPELLE DE BETHLÉEM

Bien souvent je me la rappelle,
Dans son pli de coteaux boisés,
La vieille et rustique chapelle
Qui date du temps des Croisés !

Elle s'appuie, humble et petite,
Sur ses contreforts descellés,
Où des touffes de clématite
Brodent leurs festons étoilés.

Les grands chênes pleins de murmures,
Où ronflent les vents assoupis,
De leur ombre et de leurs ramures
Caressent ses pans décrépits.

Elle est sur le bord de la route
Qui rampe le long du talus ;
La chèvre errante y rôde et broute
Sur un seuil où l'on n'entre plus.

Çà et là, sur les pierres plates
De ses murs qu'effrite le temps,
Le chercheur découvre des dates
Vieilles de quatre fois cent ans.

A gauche, là, sous la corniche,
Au-dessus d'un bassin tari,
Derrière un treillis, dans sa niche,
Une statuette sourit.

Et la pastoure qui fredonne
Sa ballade au bord du chemin,
En passant devant la madone,
Pour se signer lève la main.

Oui, toujours je me la rappelle,
Avec ses combles ardoisés,
L'antique et modeste chapelle
Qui date du temps des Croisés.

Elle a ses contes, ses légendes,
Touchants ou sombres tour à tour,
Comme le vieux menhir des landes,
Comme le grand christ du carrefour.

Souvent la famille bretonne
Mêle son nom aux longs récits
Que les anciens, les soirs d'automne,
Font près de l'âtre aux murs noircis.

Et, pourtant, à nul auditoire
Charmé, tremblant ou curieux,
Nul n'a raconté ton histoire,
Petit temple mystérieux.

Quel que soit ce qu'on imagine,
Au fond des brumes du passé
Le secret de ton origine
Se perd à jamais effacé.

Pourquoi cet autel solitaire
Au bord de ce profond ravin ?
Quelle est cette énigme, mystère
Que l'on cherche à sonder en vain ?

Quelle pensée ou quel caprice,
Déroutant l'esprit confondu,
Te suspendit, frêle édifice,
Au flanc de ce coteau perdu ?

Ex-voto de reconnaissance,
Parles-tu d'enfant retrouvé,
De deuil cruel, de longue absence,
Ou de retour longtemps rêvé ?

Ton portique en pierre jaunâtre,
Qui l'a dessiné ? qui l'a fait ?
Foulons-nous ici le théâtre
De quelque tragique forfait ?

Es-tu la tombe expiatoire
Où l'on vint pleurer à genoux
Quelque grand crime dont l'histoire
N'a pas retenti jusqu'à nous ?

Et ce nom de Bethléem même,
Que dit-il ? qui te l'a donné ?
Plus on sonde et plus le problème
Garde son silence obstiné !

Mais, ô temple ! à te mieux connaître
Qu'importe qu'on soit impuissant,
Si ton aspect pieux fait naître
Un espoir au cœur du passant !

Que tes murs tapissés de mousse
Gardent leur éternel secret ;
Qu'importe, si ta vue est douce
Au pauvre voyageur distrait.

Jadis, fatigué de ma course,
Etranger égaré là-bas,
Au bord de ton antique source,
Souvent je suspendis mes pas.

Enivrement des solitudes !
Au seuil du vieux portail fermé,
L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

Adieu, chagrins et pensers sombres ?
Je sentais—ô ravissement !—
Comme un essaim de chaste sombres
Penché sur mon isolement.

Et quand vers la madone sainte
Mon regard montait plein d'émoi,
A ma lèvre expirait la plainte ;
L'espoir se réveillait en moi.

Oh ! c'est qu'alors—heures trop brèves !—
A travers l'espace incertain,
Un rêve, le plus saint des rêves,
M'emportait au foyer lointain.

Charme sacré de la prière,
Le temps plus vite s'écoula...
J'aime à retourner en arrière
Pour revivre ces moments-là !

Oui, souvent je me le rappelle,
Dans mes souvenirs apaisés,
La bonne petite chapelle
Qui date du temps des Croisés !

LOUIS FRÉCHETTE.

LIMOILOU

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts
Que l'Atlantique embrume et bat de toutes parts,
Sur un vaste plateau désert et monotone,

Comme l'on en voit tant sur la côte bretonne,
Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,
Se profile un manoir vieux de quatre cents ans.
L'antique logis est de structure maussade,
Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade
Et la mesquine tour lui servant de donjon,
Qu'il ait été construit au temps de Jean Goujon,
Au temps où l'astre d'or qu'on nomme Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.
Depuis déjà longtemps il n'est plus habité,
Et l'on se sent ému de sa viduité.
Le haut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis
Où des essaims d'oiseaux nocturnes font leurs nids ;
L'ossature du toit s'affaisse et se disloque ;
Chaque volet s'éraille et pend comme une loque ;
Chaque plancher moisit et craque sous les pas ;
Partout où les rayons du soleil n'entrent pas
Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;
Le soir, par le plafond on compte les étoiles,
Et l'on voit clignoter aux soliveaux souillés
L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés.
Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;
Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse
De débris à l'aspect sinistre et menaçant,
Et dont n'oserait plus s'approcher le passant,
Si ses murs, aussi froids et mornes que les tombes,
N'eussent été bâtis à l'épreuve des bombes.

Or, bien que Limoilou soit près du roc géant
Où Chateaubriand dort bercé par l'Océan,
Bien qu'il ait par son âge une majesté sainte,
L'isolement se fait autour de son enceinte.

Seul, parfois, un rêveur, qu'attire Paramé
Avec sa plage d'or, son flot calme et rythmé,
Erre un instant le long de sa muraille grise ;
Seul, quelque jeune peintre étranger, que l'art grise,
S'en vient par la jachère aux aromes exquis
Le contempler de près pour en faire un croquis,
Tristement étonné qu'il fut la résidence
D'un marin qui donna tout un monde à la France.

Quatre siècles ont fui depuis que ce marin
S'en vint là reposer son grand front si serein
Et si souvent tourné vers le flambeau des astres.
Depuis ce temps, combien de superbes pilastres
Ont été renversés par l'homme ou par l'éclair ?
Combien de murs se sont éparpillés dans l'air
Sous le feu de la mine et des artilleries ?
La Bastille est tombée avec les Tuileries ;
Cent autres tours, témoins d'un duel dont le nom
Vibre encor dans les cœurs comme un coup de canon,
Ont croulé sous l'effort d'indicibles colères ;
Des couches de granit mille fois séculaires
S'éboulèrent du front de grands caps aux abois ;
Les trois quarts du Pérou—lui si riche autrefois—
S'effondrèrent aux chocs d'un tremblement de terre ;
Enfin, l'île d'Ischia, la moderne Cythère,
Disparut récemment dans une mer qui bout...
Et les murs du manoir de Cartier sont debout,
Debout comme le roc d'où Saint-Malo domine
L'Océan dont le flot toujours en vain le mine,
Debout comme le sont leurs voisins les menhirs
Dont l'âge s'est perdu parmi les souvenirs,
Debout comme la gloire immense et souveraine
De celui qui, prenant l'inconnu pour arène,
Sans répandre le sang, et la croix sur le cœur,
A promené si loin son pavillon vainqueur.

Limoilou ! Limoilou ! malgré l'abîme immense
Séparant notre sol de la terre de France,
Malgré l'éloignement et les vapeurs du flot
Qui cachent à mes yeux les tours de Saint-Malo,
J'aperçois nettement, là-bas, ta silhouette,
J'entends parfois, avec l'oreille du poète,
La brise moduler sur l'angle de tes murs,
J'écoute tout auprès murmurer les blés mûrs,
Gazouiller les linots, chuchoter l'hirondelle
Qui vient bâtir son nid au flanc de ta tourelle.
Oui, malgré ta vieillesse et ton isolement,
Malgré toute l'horreur de ton délabrement,
Quand je songe à celui dont tu fus l'ermitage,
A celui qui laissa tant de gloire en partage,
Et dont les fiers exploits n'ont pas coûté de sang,
Je te vois à travers un prisme éblouissant.

W. CHAPMAN.

Nous allons à présent confronter une épître de M. Fréchette avec une épître de celui qui trace ces lignes.

A MATTHEW ARNOLD

Plus rapide que n'est l'aile de la mouette
Qui nargue les gouffres amers,
Emportés par le vol de ta gloire, ô poète !
Tes chants ont traversé les mers.

Comme je l'ai surabondamment démontré dans mon *Lauréat*, quand M. Fréchette ne pille pas les autres, il se pille lui-même, à preuve, qu'il a déjà écrit ceci dans une pièce à Longfellow :

Un soir, tu t'envolas, comme l'oiseau de mer
Dont le coup d'*aile* altier *nargue le gouffre amer*, etc.

Admirons la fécondité du *lauréat*, et continuons à le lire :

Ils sont venus déjà sur nos plages lointaines
Où la neige tombe à flocon,
Nous apporter, avec les doux parfums d'Athènes,
Comme un écho de l'Hélicon.

Ils sont venus souvent, troupe mélodieuse
D'oiseaux dorés du paradis,
Secouer sur nos fronts leur gamme radieuse,
Et nos mains les ont applaudis.

Car, dans ces fiers accents, chacun croyait entendre
La flûte du divin Bion,
Et la lyre d'Olen mêler sa note tendre
A la fanfare d'Albion.

Aujourd'hui ce n'est pas ta muse charmeresse
Qui franchit l'océan houleux,
Pour verser ûn rayon du soleil de la Grèce
Sur nos rivages nébuleux.

C'est toi-même, poète à la vaste envergure
Qui t'arrêtes sur ton chemin,
Pour nous faire admirer ta sereine figure
Et nous tendre ta noble main.

O toi qui, si longtemps, des sources d'Hippocrène
T'abreuvas au flot transparent,
Comme Chateaubriand et Moore, qui t'entraîne
Aux bords glacés du Saint-Laurent ?

Qui dirige tes pas vers nos montagnes blanches,
Vers nos grands fleuves enrayés,
Vers nos bois sans oiseaux, et dont les avalanches
Tordent les rameaux dépouillés ?

A nos traditions bretonnes et normandes
Viens-tu demander leurs secrets ?
Ou réveiller l'essaim des farouches légendes
Qui dort au fond de nos forêts ?

Croyais-tu, quand, vers nous, sur la vague féline,
Le vent du large t'apporta,
Voir surgir, à côté d'une autre Evangéline
Quelque nouvel Hiawatha ?

M. Fréchette s'est encore volé lui-même en prenant la dernière strophe dans la même pièce à Longfellow, dont je parlais tout à l'heure, et où l'on peut lire :

Murmurant à la brise un chant d'*Hiawatha*,
Longtemps je contemplai le *flot* qui t'*emporta*,
O doux chantre d'*Evangéline*.

La seule différence entre ces citations, c'est que dans la première le vent du large *apporta* sur une *vague féline* le poète anglais, tandis que dans la dernière le *flot emporta* le poète américain.

Constatons, une fois de plus, la fécondité du *lauréat*, et reprenons le fil de notre lecture :

Oui, sans doute ; et devant notre nature immense
Ton génie a déjà trouvé
Le récit merveilleux, la sublime romance,
Le poème longtemps rêvé.

Qu'au vent de nos hivers ta muse ouvre son aile,
Qu'elle entonne ses chants hautains,
Et répète aux échos, de sa voix solennelle,
Un hymne à nos futurs destins.

Qu'elle chante nos lacs, notre climat sauvage,
Nos torrents, nos monts sourcilleux,
Nos martyrs, nos grands noms, et l'héroïque page
Ecrite ici par nos aïeux !
Oui, prête-nous ta muse, ô chantre d'Empédocle !
Et chez nous, fils de l'avenir,
Les âges passeront sans ébranler du socle
Le bronze de ton souvenir.

LOUIS FRÉCHETTE.

Après avoir lu la pièce que M. Fréchette adressait à un poète, il y a quatre ans, lisons celle que j'ai adressée récemment à un artiste :

A M. ERNEST GAGNON

Ainsi que le glaneur, courbé sur le guéret,
Ramasse le blé d'or égrené dans la plaine,
Vous recueillez, joyeux et tout fier de l'aubaine,
Les épis que souvent l'historien, distrait,
Laisse derrière lui choir de sa gerbe pleine.

Vous avez la pitié des choses que l'oubli
Recouvre de son flot ou voile de sa brume ;
Et des faits délaissés qu'anima votre plume,
Des feuillets sur lesquels votre front a pâli,
On pourrait faire, ami, maint précieux volume.

A vos efforts vaillants de chercheur obstiné
Rien ne peut faire échec, nul secret ne résiste ;
Et parmi vos travaux, où tant de charme existe,
Il en est un, surtout, où vous avez donné
Tout l'amour idéal de votre âme d'artiste.

Ce travail, c'est le livre, humble mais précieux,
Dans lequel vous mettiez, jadis, frémissant d'aise,

—Comme en un riche écrin qu'avec amour on baise,—
Les tant vieilles chansons que les nobles aïeux
Apportèrent ici de la terre française.

Soyez loué ! soyez loué, savant ami,
D'avoir su par vos soins arracher au naufrage
Tous ces harmonieux vestiges d'un autre âge,
Que l'oubli submergeait déjà plus qu'à demi,
Et qui sont un si pur et si bel héritage !

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticité,
Comme un vague parfum des pins de l'Armorique,
Et résument pour nous la légende homérique
Que la France, la croix toujours à son côté,
Ecrivit de son sang sur le sol d'Amérique.

Les premiers, ils ont fait tressaillir les échos
Du Saint-Laurent sauvage endormi dans sa gloire.
Et, pleurant la défaite ou chantant la victoire,
Cent ans ils ont suivi le groupe de héros
Dont les faits éclatants remplissent notre histoire.

A travers les forêts, sur les mers, dans les champs,
Ils ont vibré partout, les refrains de la Gaule ;
Et nos coureurs des bois, le mousquet à l'épaule,
En ont redit les airs allègres ou touchants,
Des sierras du Mexique aux banquises du pôle.

Ils sont comme l'écho perdu des anciens jours,
Et nous devons toujours en garder souvenance,
Parce que, les ayant appris dès leur enfance,
Nos ancêtres les ont chantés dans leurs amours,
Dans leur deuil, dans leur joie ou leur désespérance.

Nous devons les savoir, parce que leurs couplets,
Où vibre incessamment une note sereine,
Sont comme les anneaux de l'infrangible chaîne

Qui, malgré l'Océan, doit lier à jamais
Notre jeune patrie à la patrie ancienne.

Nous devons les chérir d'un amour immortel,
Parce que sur nos bords, où les luttes renaissent,
Où deux peuples rivaux souvent se méconnaissent,
Ils sont pour nous, Français, les notes de rappel
Par qui les vrais amis toujours se reconnaissent.

Et puis, bénissons-les, bénissons leur réveil,
Parce que ces refrains d'amour ou de vaillance
Evoquent dans nos cœurs les heures d'innocence
Où nos mères berçaient notre premier sommeil
A leur mélancolique et naïve cadence.

Non, ils ne devaient pas mourir, ces vieux accents,
Ces souvenirs si chers dont s'effaçait la trace.
Grâce à vous, ils ont pris à tout foyer leur place,
Et toujours, si quelqu'un me les redit, je sens
Dans leur rythme frémir l'âme de notre race.

Et quand parfois, le soir, je feuillette, en rêvant,
L'œuvre où vous avez mis tant d'âme et de constance,
Je comprends que de ceux qui chérissent la France
Personne mieux que vous, ô modeste savant,
N'a pour elle gardé l'amour et l'espérance.

W. Chapman.

Je crois avoir fait voir au lecteur assez de comparaisons pour le convaincre que, si je barbouille, je le fais à mes dépens.

Aussi, je n'insisterai pas d'avantage sur le ridicule dont M. Fréchette s'est couvert en essayant de faire croire que je ne puis même barbouiller sans avoir recours à son inspiration, et volontiers je cède

encore, pour l'amusement du lecteur, la parole au *lauréat* et à son truchement :

M. Fréchette.—Cela est tellement vrai que j'ai dû, quand je les ai mises en recueil, modifier nombre de mes pièces pour dépister ce *fileur* sans pareil. Ainsi ma pièce qui, dans les *Fleurs Boréales*, porte le titre de *Renouveau*, débutait originairement par ce vers :

Je passais, l'autre jour, dans la lande déserte.

Quelque temps après l'apparition de cette pièce, l'homme que je plagiais publiait une parodie de ma pièce, qui débutait par ce pastiche :

L'autre soir, je marchais sur la plage déserte.

Je dus modifier, et ma pièce se lit maintenant :

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte, etc.

Cette explication est aussi maladroite que mensongère ; et je vais, en ce qui concerne les citations qu'on vient de voir, rétablir les faits sous leur véritable jour, en copiant en entier la première strophe de la pièce de M. Fréchette, qui commençait par le premier vers transcrit par le paravent numéro deux :

Je passais, l'autre jour, dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Quand la poésie contenant la strophe ci-dessus fut publiée, je dis en badinant à M. Fréchette que, vu l'expression l'*autre jour*, elle ne pouvait être ration-

nellement déclamée en été, la route à cette saison n'étant guère couverte de givre. Je lui dis aussi, mais sérieusement, que l'expression *je passais* impliquait une idée qui ne concordait pas tout à fait avec le contexte, dans lequel le poète songeait, *rêveur distrait*, aux beaux jours envolés.

—Tu as un peu raison, me dit M. Fréchette, et si, un jour ou l'autre, je réédite mes *Pensées d'Hiver*, j'y ferai un changement.

De fait, M. Fréchette a modifié plus tard ses *Pensées d'Hiver*,—qui sont devenues *Sursum Corda* dans *Pêle-Mêle* et *Renouveau* dans les *Fleurs Boréales*,—mais il a de beaucoup gauchi la strophe qu'on vient de lire en y mettant *Il faisait froid. J'errais*, etc., puisque l'on ne va certainement point, l'hiver, quand il fait froid, *errer et rêver distraitement* dans une lande déserte, surtout dans une lande déserte du Canada.

Ce n'est pas le seul changement que M. Fréchette ait fait aux *Pensées d'Hiver*, comme on peut s'en convaincre en lisant d'abord l'*Opinion Publique* de la première semaine de 1873, et ensuite *Pêle-Mêle* et les *Fleurs Boréales*.

Le *lauréat* a enlevé de la pièce originaire une strophe, la dernière, ainsi conçue :

D'un nouvel an, demain, va s'éveiller l'aurore ;

Frères, saluons-la par un hymne d'espoir.
L'âme la plus en deuil peut refleurir encore.
Le soleil luit toujours derrière le ciel noir.

M. Fréchette avait pris l'idée de cette strophe dans la pièce de Longfellow intitulée *The Rainy Day*, dont les derniers vers se lisent :

Thy fate is the common fate of all.
Into each life some rain must fall.
Be still, sad heart ! and cease repining.
Behind the clouds is the sun still shining.

Le poète *national* s'était donc borné à traduire le dernier vers du barde américain, puisqu'il avait dit :

Le soleil luit toujours derrière le ciel noir.

Comme on voit, si M. Fréchette n'avait pas eu besoin pour son dernier vers d'une rime masculine, il aurait écrit *derrière les nuages* au lieu de *derrière le ciel noir*.

Ayant fait remarquer au futur lauréat qu'une pareille distraction à l'endroit du poète américain pouvait lui jouer un mauvais tour, il admit ma remarque avec un sourire.

Et voilà pourquoi le *soleil* de Longfellow brille dans *Pêle-Mêle* et les *Fleurs Boréales* par son absence. Et voilà aussi pourquoi le poète *national*, pour me récompenser du service que je voulais lui rendre en le mettant sur ses gardes à propos du

bien d'autrui, me reproche de l'avoir imité, il y a vingt ans, en écrivant cette pauvre strophe :

L'autre soir, je marchais sur la plage déserte,
Perdu sous l'ombre des bouleaux,
Le regard dans les cieux, et l'oreille entr'ouverte
Aux bruits harmonieux des flots.

UN INCIDENT

Un homme qui se trouva diablement embêté, ce fut Sauvalle, le jour où, répliquant au poète *national*, qui avait cherché à faire croire que j'étais un parfait étranger pour son copain, je déclarai, comme on l'a vu ailleurs, qu'il me connaissait depuis six ans, et qu'au mois d'avril dernier il m'avait chaudement congratulé d'avoir aplati M. Fréchette dans mon livre *Le Lauréat.*

Aussi, le paravent No 2, de crainte que ma révélation ne lui fît perdre les faveurs de M. Fréchette, —qui le paie quelquefois pour lui faire chanter ses louanges,—se hâta-t-il de nier dans la *Patrie* qu'il m'eût jamais félicité d'avoir écrit contre l'auteur de la *Légende d'un Peuple.*

Il admit, par exemple, qu'il me connaissait depuis plusieurs années, et, cette admission faite, il affirma qu'il m'avait rendu le service d'écrire dans la *Patrie*

des lignes bienveillantes sur mon volume de vers *Les Feuilles d'Erable*, et que c'était sans doute pour le récompenser de ce service que je cherchais à le brouiller avec son vieil ami Fréchette.

En face d'un pareil mensonge, je lançai à Sauvalle un défi : je m'engageai, s'il pouvait montrer dans la *Patrie* dix lignes quelconques écrites pour saluer l'apparition de mes *Feuilles d'Erable*, à déclarer publiquement que j'avais menti en affirmant qu'il m'avait félicité relativement à la publication de mon *Lauréat*.

Le paravent No 2 eut bien soin, et pour cause, de ne pas accepter mon défi, et se contenta de répondre qu'il avait oublié à quelle date il avait écrit sur mes *Feuilles d'Erable*, que la production des lignes bienveillantes auxquelles il avait fait allusion n'importait guère au public, qu'il lui suffisait de savoir qu'elles avaient été publiées, que je lui avais écrit une lettre pour le remercier de ces lignes, qu'il n'avait plus cette lettre, parce *qu'on ne garde pas les lettres d'un Chapman*, patati, patata.

Cette réponse démontra clairement que Sauvalle ne disait pas la vérité, et plusieurs journaux, notamment le *Courrier du Canada*, la *Vérité* et la *Croix de Montréal*, le sommèrent de montrer l'appréciation qu'il prétendait avoir faite de mon volume de vers, ou, sinon, de se résigner à passer pour un menteur.

Ainsi forcé de s'exécuter, bien qu'il eût déclaré *qu'on ne garde pas les lettres d'un Chapman*, il exhiba, pour me confondre, un billet écrit de ma main en 1889 et cinq lignes d'une réclame que j'avais rédigée moi-même pour annoncer que je devais publier prochainement un recueil de poésies.

La production de tels documents pour me combattre eut l'inévitable résultat que Sauvalle aurait pu prévoir, si ma dénonciation ne lui eût pas fait perdre la tête, et M. Chapais, mis en cause dans ce débat, accueillit les preuves du défenseur de M. Fréchette par un article qui fit voir, comme on dit, trente-six chandelles aux deux copains, et qui se lit ainsi :

" Conspué, défié, acculé, stigmatisé, cravaché comme un impudent menteur, l'inestimable Paul-Marc Sauvalle a essayé de se redresser sous les coups qui cinglaient son échine.

" La *Patrie* de samedi nous apporte le résultat de ce suprême effort.

" Il faut lire cela pour avoir une idée de l'effondrement du personnage.

" Il essaie de ricaner, de grimacer, de faire le pitre et le paillasse.

" Mais tout cela est raté ; les farces manquent de

gaieté, et les grelots rendent un son funèbre. Il y a du sang sous la farine et des échymoses sous les paillettes.

" Coulé, Sauvalle !

"Blessé à mort, le copain du *lauréat !*

" Franchement, il aurait mieux fait de se taire, car son essai d'explication l'enfonce encore davantage.

"Nous lui disions : Prouvez, prouvez que vous avez écrit dans la *Patrie* une appréciation bienveillante du livre de M. Chapman, *Les Feuilles d'Erable.*

"Et, poussé à bout par nos défis, hurlant de douleur sous les coups de fouet qui lui balafraient la face, savez-vous ce qu'il nous jette en guise de preuve ?

" Une annonce banale, comme en font d'ordinaire les éditeurs, les imprimeurs et les auteurs, une annonce écrite par M. Chapman lui-même, et publiée simultanément par plusieurs journaux, *neuf mois avant l'apparition du volume.*

"Mais, ici, nous allons laisser la parole à M. Chapman, qui nous prie de publier, à l'adresse de M. Sauvalle, les lignes suivantes :

A MARC SAUVALLE

Monsieur le paravent No 2,

Vous avez écrit ce qui suit dans la *Patrie* du 30 juin dernier :

Il est vrai que je connais Chapman depuis six ans ; mais, pour ma part, je n'aurais pas voulu lui rappeler la date de

cette connaissance ; le pauvre diable ne rencontrait plus alors de pitié que chez un rare noyau de confrères ayant encore la compassion de l'aider quelquefois à sortir de l'ornière. J'étais du nombre de ces sauveteurs. Il habitait à St-Jean et venait de publier ses *Feuilles d'Erable* ; j'eus la bonté d'écrire dans la *Patrie* quelques lignes bienveillantes dont il me sut gré dans une letttre triste au cours de laquelle il se plaignait de l'ingratitude des conservateurs qui neconsentaient même pas à publier ses accusés de réception adressés tout faits par lui à leurs journaux.

Il m'en remercie aujourd'hui à sa façon en essayant de me brouiller avec mon vieil ami Fréchette au moyen du plus odieux et du plus faux des racontars.

J'ai répondu à ce qu'on vient de lire par ceci :

Vous mentez, M. le paravent No 2.

Toutefois, si vous montrez dans la *Patrie*, je ne dis pas cinq lignes bienveillantes, mais cinq lignes quelconques, de vous ou de n'importe qui, relativement à l'apparition de mes *Feuilles d'Erable*, je m'engage à déclarer dans le journal même de M. Beaugrand que tout ce que j'ai dit à propos de vos félicitations sur la publication de mon *Lauréat* est faux et mensonger.

Si vous n'êtes pas un menteur, vous avez là, n'est-ce pas, une belle occasion de me confondre et de vous justifier vis-à-vis de votre ami M. Fréchette.

Après avoir affirmé que vous aviez écrit quelques lignes bienveillantes sur mon livre qui venait de paraître, alors que j'habitais Saint-Jean, vous apportez dans la *Patrie* de samedi dernier cette pièce formidable pour m'écraser :

" Et maintenant à mon tour !

" Eh bien, ces cinq lignes, les voici, il y en a juste cinq bien comptées, relatives à l'apparition des *Feuilles d'Erable* :

Tous ceux qui s'intéressent à notre littérature apprendront avec plaisir que M. Chapman, poète canadien, doit publier prochainement un volume de poésies, la plupart inédites, intitulées *Feuilles d'Erable*.

" Ces cinq lignes se trouvent dans la *Patrie* du 28 juin 1889. "

Et vous êtes assez naïf, M. le paravent No 2, pour espérer qu'avec ces cinq lignes-là vous allez faire croire que vous n'êtes pas un menteur !

Mais ces cinq lignes que vous venez de citer n'annonçaient aucunement que mes *Feuilles d'Erable* venaient de faire leur apparition.

D'ailleurs, vous ne pouviez pas annoncer l'apparition de mes *Feuilles d'Erable* le 28 juin 1889, *puisqu'elles n'ont paru que neuf mois plus tard, à la fin de mars* 1890, comme je vais le prouver tout de suite en citant le *Monde* et le *National* de la même année.

Lisez d'abord ce que le *National* du 5 avril disait relativement à l'apparition de mon livre :

Un signe du printemps. Nous avons déjà des *feuilles d'érable*.

Seulement, il ne faut pas aller les chercher au bois, mais chez nos libraires, où elles brillent dans tout leur éclat dans le joli recueil de vers que vient de publier sous ce titre notre excellent poète canadien, M. W. Chapman, etc.

Comme vous voyez, M. le paravent No 2, si vous disiez vrai en affirmant que vous avez écrit quelques lignes bienveillantes relatives à l'apparition de mes *Feuilles d'Erable* qui, d'après vous, parurent dans le cours de l'été 1889, il serait difficile de comprendre comment le *National* pouvait laisser entendre qu'à l'époque où mon livre fut mis en vente chez les libraires il n'y avait pas encore de feuilles sur les érables.

Lisons maintenant ce que le *Monde* disait à la date du 1er avril 1890 :

Nous accusons réception d'un volume de poésies intitulé *Feuilles d'Erable*, que notre poète montréalais, M. W. Chapman, vient de publier.

Ce volume, annoncé depuis longtemps avec beaucoup d'éloges et d'éclat par la presse canadienne, n'a pas trompé l'attente de notre petit monde littéraire ; bien au contraire, il a causé une agréable surprise aux souscripteurs, qui voient maintenant en son auteur l'émule de M. Fréchette, etc.

Non, M. le paravent No 2, mon livre n'a pas paru dans l'été de 1889 ; et les cinq fameuses lignes et la lettre que vous venez de reproduire démontrent tout simplement qu'un de mes amis, M. Godin, a fait publier dans la *Patrie* et les autres journaux de

Montréal, à propos d'un livre qui devait paraître et non qui avait paru, une annonce que j'avais rédigée moi-même.

Au reste, ce qui établit bien la vérité de ce que j'avance, M. le paravent No 2, c'est que le *Monde* a publié, le même jour que la *Patrie*, les mêmes cinq lignes avec lesquelles vous venez de me foudroyer et qui se lisent ainsi :

Tous ceux qui s'intéressent à notre littérature apprendront avec plaisir que notre poète montréalais, M. W. Chapman, doit publier prochainement un volume de poésies, la plupart inédites, sous le titre de *Feuilles d'Erable*.

Vous n'êtes pas seulement capable, M. le paravent No 2, d'établir que vous avez eu la bienveillance de reproduire d'un autre journal les fameuses cinq lignes, puisqu'elles ont paru simultanément dans la *Patrie* et le *Monde*, à la demande de M. Godin, à qui vous avez, en réalité, rendu le service que vous me reprochez.

Je vous répète donc ce que je vous ai dit plusieurs fois, et ce que les cinq lignes que vous venez de montrer ont encore prouvé si clairement :

En affirmant que vous avez écrit pour moi quelque chose, à l'époque où parurent les *Feuilles d'Erable*, vous avez menti.

Votre, etc.,

W. Chapman.

" La démonstration est complète.

" M. Sauvalle avait dit : " Chapman habitait à St-
" Jean et *venait de publier ses Feuilles d'Erable ; j'eus*
" *la bonté d'écrire dans la Patrie* quelques lignes
" bienveillantes dont il me sut gré."

" Donc M. Sauvalle affirmait qu'il *avait écrit dans la " Patrie ", au moment ou les "Feuilles d'Erable" venaient de paraître*, quelques mots d'appréciation élogieuse de ce recueil.

" Eh bien ! c'est faux.

" Les *Feuilles d'Erable* ont été publiées en mars 1890, et la *Patrie* n'a publié aucune appréciation de ce volume.

" Quant à l'annonce, à la réclame banale du 28 juin 1889, à laquelle M. Sauvalle s'accroche comme un homme qui se noie, elle ne peut constituer une appréciation bienveillante d'un livre qui n'a vu le jour que l'année suivante. Et, de plus, ce n'est pas M. Sauvalle, *c'est M. Chapman* qui l'a écrite. Le paravent numéro deux en fournit lui-même la preuve avec une naïveté phénoménale. Il publie bêtement une lettre de M. Chapman, qui complète merveilleusement la démonstration de son mensonge. En effet, on lit dans cette lettre, après les remerciements obligés pour l'insertion de la réclame, les lignes suivantes :

M. Godin était allé porter *l'entrefilet que je vous ai expédié* à la rédaction de la *Presse*, et la rédaction lui a refusé net.....

Encore une *fois*, mille *fois* merci pour avoir mis *ma réclame* dans un endroit *conspicuous*.

" Est-ce assez clair ?

" M. Chapman, par son associé M. Godin, fait publier au mois de juin 1889, dans le *Monde*, la *Patrie*, la *Presse*, une réclame annonçant la publication prochaine de son recueil de vers.

" Et M. Sauvalle aux abois s'empare aujourd'hui de cette réclame *rédigée par M. Chapman* et publiée en juin 1889, pour prouver que *lui, Sauvalle, a écrit dans la Patrie une appréciation bienveillante* du volume de Chapman *paru seulement neuf mois plus tard*, en mars 1890.

" Voyons, comment trouvez-vous l'individu ?

" Pour démontrer qu'il n'a pas menti, il cite une lettre qui établit son mensonge d'un manière éclatante.

" Pour prouver qu'il a loué les *Feuilles d'Erable* parues en 1890, il produit une réclame du mois de juin 1889, rédigée par M. Chapman lui-même.

" N'est-ce pas qu'il est joli, le Sauvalle ?

" Que dites-vous de cette impudence, de cette audace et de ce monumental toupet ?

" Mais ce n'est pas tout.

" Pendant que nous avons le Sauvalle au bout des doigts, réglons avec lui notre compte personnel.

" M. Sauvalle a affirmé qu'il nous a adressé une lettre, avec prière de la publier.

"Nous n'avons jamais reçu telle lettre. Nous croyons que M. Sauvalle a dit faux dans ce cas comme dans l'autre.

" Et nous lui avons demandé de prouver l'envoi de cette lettre.

" Nous sommons de nouveau M. Sauvalle de s'exécuter.

" A-t-il un reçu de la lettre ?

" Qu'il l'exhibe !

" Mais, par exemple, qu'il n'apporte pas un reçu de 1889 pour prouver qu'il nous a envoyé une lettre en 1894.

" Ces preuves-là ne prennent pas dans notre pays.

" Nous sommes si arriérés !

" Non, ce qu'il nous faut, c'est un reçu du 5, du 6 ou 7 juillet 1894.

" A moins que M. Sauvalle ne publie ce reçu, nous tenons qu'il a commis cette fois un mensonge aussi

impudent que celui qu'il a commis à propos des *Feuilles d'Erable.*

" Allons, estimable Sauvalle, montrez votre reçu."

En même temps que M. Chapais, M. Tardivel publia les lignes suivantes, qui sont, comme on le verra, loin d'équivaloir à un certificat d'honnêteté :

"Voulant faire une mauvaise plaisanterie, M. Sauvalle affirma, dans la *Patrie* du 16 juin, ce qui suit :

Or, il (M. Chapman) écrit " la *suite* au prochain numéro", et le typographe, né malin, lui fait dire : " la *fuite* au prochain numéro."

"La vérité, c'est que M. Chapman avait écrit *à suivre* et que notre typographe avait mis *à suivre.* M. Sauvalle mentait froidement, sans l'ombre d'une excuse, en *inventant*, purement et simplement, une faute typographique que la *Vérité* n'avait pas commise.

"Nous lui avons signalé son mensonge, mais, au lieu de se rétracter, il fait le mort.

"Dans la *Patrie* du 7 juillet, M. Sauvalle affirma ce qui suit :

Je viens de lui envoyer (à M. Chapais) la lettre suivante avec prière de la publier.

Au cas où cette sainte âme s'y refuserait, je communique d'avance la missive à mes lecteurs.

" Or M. Chapais déclare sur l'honneur que c'est faux, qu'il n'a jamais reçu aucune telle lettre de M. Sauvalle.

" Celui-ci, mis au défi par le directeur du *Courrier du Canada* d'exiber le reçu qu'il n'aurait pas manqué de demander au bureau de poste, si réellement il avait envoyé cette lettre, a dû faire le mort encore une fois, De toute évidence, M. Sauvalle a simplement publié dans la *Patrie* la lettre qu'il prétendait avoir envoyée à M. Chapais.

" Deuxième mensonge.

"Enfin, dans la Patrie du 30 juin, M. Sauvalle affirme ce qui suit :

Il (M. Chapman) habitait à Saint-Jean LT VENAIT DE PUBLIER ses *Feuilles d'Erable. J'eus la bonté d'écrire dans la Patrie quelques lignes bienveillantes,* etc,"

"M. Chapman nia que M. Sauvalle eût écrit de telles lignes.

" Cette fois, maître Sauvalle, au lieu de faire le mort pour cacher son mensonge, se donne des airs de vainqueur.....toujours pour cacher son mensonge. Car maître Sauvalle a bien menti cette fois-ci, comme les autres.

"Après avoir longtemps cherché dans la *Patrie*, il trouve.....quoi ? Une réclame-annonce, publiée *neuf mois* AVANT L'APPARITION *des Feuilles d'Erable*,

écrite *non par M. Sauvalle, mais par M. Chapman lui-même ! !*

" C'est-à-dire qu'en affirmant que les *Feuilles d'Erable* VENAIENT de paraître et qu'il eut la bonté d'écrire, à cette occasion, quelques lignes bienveillantes, M. Sauvalle a proféré un mensonge, tout comme il a menti en nous attribuant une faute typographique qui n'a pas figuré dans nos colonnes et en prétendant avoir envoyé à M. Chapais une lettre qu'il n'a jamais mise à la poste.

" Trois mensonges dans trois semaines ! "

II

Il va de soi qu'après un pareil éreintement Marc Sauvalle n'eut pas envie de regimber, et voici tout ce que le défenseur de M. Fréchette put articuler en s'éloignant pour aller se cacher :

Jusqu'à ce que Chapman se soit exécuté et ait fait publier l'attestation de son mensonge, il est déqualifié et ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

Et le *Courrier du Canada* répondit aux lignes que je viens de reproduire de la *Patrie* par celles-ci :

" Savez-vous la nouvelle ?... Chapman est déqualifié ! !

—" Comment, déqualifié ?

—" Oui, déqualifié !

—" Mais déqualifié par qui ?

—" Déqualifié par... l'incommensurable Paul-Marc Sauvalle, l'homme qui prétend avoir écrit en 1889 une appréciation bienveillante d'un livre paru en 1890.

" Ces gens-là ont de l'audace, allez !

" Pris en flagrant délit de mensonge, convaincu d'avoir voulu tromper le public, confondu par les dates, par les faits, par les pièces mêmes qu'il a produites, maître Sauvalle porte des jugements de déqualification.

" Il faut lire cela pour avoir une idée de son impudence :

Jusqu'à ce que Chapman se soit exécuté et ait fait publier l'attestation de son mensonge il est déqualifié et ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

" Voilà la réponse de ce bateleur à la lettre écrasante de M. Chapman, et à l'article du *Courrier du Canada*.

" On ne saurait avouer plus clairement son impuissance à sortir du pétrin.

" Naturellement pas un mot de la fameuse lettre que M. Sauvalle a prétendu nous avoir envoyée, et que nous n'avons pas reçue.

" Quand vous proposez-vous de tirer ce point au clair, M. Sauvalle ? "

Marc Sauvalle n'a pas encore tiré ce point-là au clair, pas plus qu'il n'a montré l'appréciation qu'il prétend avoir faite de mes *Feuilles d'Erable*, et si son copain n'existait pas, le rédacteur de la *Patrie* serait certainement le plus grand menteur du Canada.

LA BASTIDE ROUGE

Continuation de l'INTERVIEW

Ecoutons à présent l'explication que M. Fréchette va donner à son truchement sur son plagiat de la *Bastide Rouge :*

M. Sauvalle. — Chapman — pardon, votre emprunteur — vous accuse aussi d'avoir, dans une certaine pièce de théâtre, copié des fragments de dialogues dans un roman d'Elie Berthet intitulé *La Bastide Rouge.*

M. Fréchette.—J'ai été beaucoup plus loin ; j'ai dramatisé tout le volume. Cette accusation, j'en ai fait justice dans le temps, et je ne sache pas que j'aie été considéré comme un voleur depuis cette époque. Remettre au jour cette risible affaire n'est qu'une perfidie, toute jugée d'avance, qui témoigne surtout de l'impuissance où l'on est de trouver quelque chose de sérieux à me reprocher ; et si je prends la peine d'entrer dans de nouvelles explications là-dessus, c'est tout simplement pour l'acquit de ma réputation auprès de mes compatriotes de France établis récemment dans le pays, et qui m'honorent de leur estime.

Voici la chose en deux mots. En 1880, j'avais à l'étude un

drame historique intitulé *Papineau*, et mon associé Jehin-Prume et moi, nous nous demandions si la machine pourrait tenir l'affiche durant les six jours pour lesquels la salle était louée. C'était *deux semaines seulement avant la première.* Nous assemblâmes nos acteurs amateurs, et il fut convenu que je dramatiserais la *Bastide Rouge* d'Elie Berthet, qu'on l'imprimerait et qu'on répéterait au fur et à mesure que je pourrais livrer un acte.

Aucun mystère en tout cela : M. Prume, M. McGown, M. Chs Lebelle, M. Brazeau, M. Louis Lebelle, M. Dufour sont encore pleins de vie et peuvent endosser ma déclaration. Restait à décider si nous mettrions le nom d'Elie Berthet sur la brochure et sur l'affiche. On fut unanime dans la négative, attendu que le succès d'une pièce faite et montée dans ces conditions était loin d'être assuré, et que c'eût été une injustice de faire courir aucun risque à l'auteur sans sa permission.

Parce que M. Fréchette a le toupet de donner une pareille explication, en face d'anciens camarades qui, par pitié, ne le démentiront pas, il croit pouvoir se disculper de l'accusation que j'ai portée contre lui à propos de la *Bastide Rouge.*

Le *lauréat* se fourre le doigt dans l'œil jusqu'à la deuxième phalange, et les citations que je vais faire de différents journaux de l'époque vont prouver qu'il ne s'est pas borné à mettre le nom de l'*Exilé* ou celui du *Retour de l'Exilé* sur l'affiche. mais qu'il en fait faire l'éloge dans son propre organe la *Patrie*, qu'il a, sans lèvres desserrer, laissé même les rédacteurs des feuilles conservatrices, trompés

par ses réclames de charlatan, dire tout le bien qu'ils pensaient de son prétendu drame.

Et remarquons bien que chaque fois que M. Fréchette fit louanger par la presse *Papineau* et l'*Exilé*, la plus large part des éloges fut pour le dernier, qui, au fait, valait, sous le rapport de l'invention et du style, dix fois mieux que le premier.

Lisons d'abord ce que la *Patrie* publiait le 12 avril 1880, c'est-à-dire deux mois avant la première représentation du *Retour de l'Exilé* :

M. Fréchette est actuellement en train d'écrire un nouveau drame qui aura pour titre, croyons-nous, *Le Retour de l'Exilé*, et qui sera représenté alternativement avec *Papineau* au Théâtre Royal à la fin du mois de mai.

Nous prédisons à notre ami un succès magnifique, qu'il mérite tant *et à si juste titre*, et nous saluons en lui le fondateur du drame franco-canadien et du théâtre national.

Où en est maintenant M. Fréchette avec la déclaration qu'il vient de faire à son copain ?

Après qu'il a affirmé solennellement n'avoir eu que quinze jours—quinze jours avant la première représentation de l'*Exilé*—pour dramatiser la *Bastide Rouge*, le journal la *Patrie*, en prouvant qu'il travaillait, dès le 12 avril, à cette pièce,—qui devait être jouée pour la première fois le 8 juin suivant,—vient de donner à M. Fréchette le plus

durable certificat de menteur que j'aurais voulu lui décerner moi-même.

Le 5 mai, un mois et plus avant la première de l'*Exilé*, la *Patrie* revenait à la charge et publiait l'ébouriffante réclame suivante, écrite probablement par M. Fréchette lui-même :

L'art dramatique a été peu cultivé jusqu'ici par nos hommes de lettres. Ce ne sont cependant pas les sujets qui font défaut. Notre Canada français a ses annales glorieuses, et notre société canadienne ses ridicules particuliers, où l'on trouverait des matériaux abondants pour la création d'un théâtre national.

C'est là que M. Fréchette a recueilli le sujet des deux drames qu'il est sur le point de soumettre à l'appréciation du public.

Le *Retour de l'Exilé*, dont la presse a fait mention, est *maintenant terminé* et sera produit alternativement avec *Papineau* dans le cours d'une série de représentations qui auront lieu au Théâtre Royal vers la fin du mois.

Cette pièce dramatique, comme son aînée, est parfaitement réussie. M. Fréchette y a fait preuve d'un talent dramatique hors ligne et d'une connaissance complète des ressorts de la scène. L'intrigue est conduite avec une rare habileté ; l'auditeur s'étonne de la facilité avec laquelle l'auteur réussit à dérouler sa trame compliquée avec art d'incidents et de situations aussi variés qu'émouvants, qui s'enchaînent et se succèdent d'une manière irréprochable. L'intérêt est très bien soutenu dans tout le cours de la pièce, et le dénouement admirablement ménagé.

Comme *études de mœurs canadiennes*, le *Retour de l'Exilé* ne

laisse rien à désirer. Les caractères y sont dessinés de main de maître, et le dialogue, tantôt pathétique et d'une éloquence entraînante, tantôt vif et pétillant, se déroule avec un naturel charmant.

En face de preuves aussi foudroyantes que le sont les citations ci-dessus, qu'est-ce que va dire la colonie française de Montréal, à qui M. Fréchette devait, d'après lui, l'explication que l'on sait, *pour l'acquit de sa réputation ?*

La réputation de M. Fréchette !

Le 24 mai, M. L.-O. David, odieusement induit en erreur par le futur lauréat ou quelqu'un de ses amis, faisait dans l'*Opinion Publique* l'appréciation suivante de l'*Exilé*, qui était terminé le 5 mai et peut-être longtemps avant cette date, puisque M. Fréchette n'avait fait que transcrire la *Bastide Rouge* :

Le *Retour de l'Exilé*, que nous n'avons pas entendu, est, dit-on, *supérieur*, sous certains rapports, à *Papineau*.

Les deux pièces seront jouées à la fin de ce mois à Montréal et à Québec le soir de la Saint-Jean-Baptiste et les jours suivants.

On peut s'attendre à une véritable fête littéraire ; ce sera la naissance ou le baptême du drame canadien.

On a vu dans mon *Lauréat* comment ce baptême littéraire fut administré, — non pas au Théâtre Royal comme l'avait d'abord projeté M. Fréchette,

mais à l'Académie de Musique, — et l'on saura plus loin pourquoi le *lauréat* et ses acteurs ne sont pas venus renouveler leur farce à Québec, le jour de la Saint-Jean-Baptiste *et les jours suivants*.

Sans doute, les citations que je viens de faire de la *Patrie* sont surabondantes pour démontrer que M. Fréchette est l'un des plus grands menteurs qui aient jamais tenu une plume dans n'importe quel pays du monde, et je n'ai nullement besoin d'autres documents pour le confondre. Cependant, comme je tiens à le châtier, comme il faut, d'avoir mis autant d'audace à mentir qu'il en a mis à voler, je vais lui remettre sous les yeux certains trucs dont il s'est servi pour tâcher de faire réussir l'*Exilé*, ainsi que certains pavés qui lui furent lancés le jour où l'on découvrit qu'il n'était qu'un vulgaire imposteur.

A cette fin, je cite ce que disait la *Patrie* du 9 juin dans son compte rendu de la première représentation du *Retour de l'Exilé*, donnée deux mois après avoir été annoncée et moussée dans le même journal :

Après la première de *Papineau* la première de l'*Exilé*. Après le succès de lundi le succès de mardi. Certes, deux premières en deux jours. M. Fréchette fait bien les choses. Nous avons parlé *si souvent* de l'*Exilé* que nous n'entreprendrons pas de parler de ses mérites littéraires. La charpente du drame est forte, élégante et durable, le dialogue est vif, mouvementé, et il y a dans chaque scène cette *verve* et cette

énergie de *langue* qui *distinguent* le *style* de M. Fréchette. La scène se passe à Québec, et l'intrigue roule sur l'arrivée inattendue d'un Canadien qui a quitté son pays depuis vingt ans et qui vient réclamer à un intendant infidèle sa fortune qu'il lui a confiée avant son départ. Un peu l'intrigue des *Cloches de Corneville !*

Entendez-vous ? Un peu l'intrigue des *Cloches de Corneville !*

Pourquoi pas l'intrigue de la *Bastide Rouge* d'Elie Berthet ?

M. Fréchette espérait, n'est-ce pas, qu'en avouant que le mérite de son œuvre dramatique ne dépassait pas, quant à l'originalité, celui des *Cloches de Corneville*, le public croirait plus aisément qu'il était le véritable auteur du *Retour de l'Exilé*.

Y a-t-il dans la langue française un mot pour peindre une pareille hâblerie ?

M. Fréchette ne se contenta point de faire chanter les louanges de l'auteur de l'*Exilé* dans son propre journal, de laisser toutes les autres feuilles montréalaises faire chorus après la *Patrie :* il poussa l'audace et le ridicule jusqu'à organiser une claque qui devait, à chaque représentation de cette pièce, l'appeler sur la scène pour lui brûler de la résine sous le nez.

Et la résine, de fait, fut brûlée à profusion sous la noble narine du *lauréat*, comme on peut en juger

encore par la *Patrie*, qui, après avoir fait un éloge à tout casser de la première de l'*Exilé*, ajoutait ceci :

Somme toute, représentation splendide d'un drame fortement composé et élégamment écrit.

M. Fréchette fut appelé sur la scène, à la fin du cinquième acte, et reçut une nouvelle ovation de la part du public enthousiaste.

Si M. Fréchette n'eût pas été un prétentieux imposteur, ça aurait été, n'est-ce pas, le bon moment —la première fois qu'on l'appela sur la scène—de déclarer qu'il n'était pas l'auteur de la pièce qu'on applaudissait avec tant de confiance et d'enthousiasme.

Mais son stupide amour de la gloriole se révolta à l'idée qu'il lui faudrait renoncer aux applaudissements qu'on lui prodiguait comme dramaturge ; il laissa le public croire, toujours plein d'une admiration sincère et fervente, qu'il avait réellement écrit l'*Exilé*, et, le surlendemain soir de la première représentation, il vint encore renifler toute la résine que ses claqueurs à gages purent brûler aux feux de la rampe sans l'asphyxier. Et voici ce que la *Patrie* publiait encore à la date du 12 :

Salle comble hier encore, à l'Académie de Musique, en dépit du mauvais temps, pour la deuxième de l'*Exilé*.

Evidemment le public montréalais tient à cajoler M. Fréchette et les artistes qui l'ont si bien secondé pendant

cette semaine *mémorable* dans les annales de la littérature canadienne.

M. Fréchette a été appelé à grands cris comme de coutume, car le public a pris l'habitude d'applaudir les artistes, mais de ne jamais oublier l'*auteur*.

Même à la deuxième de l'*Exilé*, il eût été encore temps pour M. Fréchette d'avouer qu'il avait copié son prétendu drame dans ls *Bastide Rouge*, alors qu'il y avait foule et qu'il n'y avait plus à craindre pour Berthet l'insuccès dont il nous a parlé.

La fièvre incurable de l'infatuation cette fois encore lui paralysa la langue, et, pantin dont sa claque organisée tirait les ficelles, il revint, la bouche en cœur, faire force saluades à l'auditoire ravi d'admiration, puis se retira à reculons, toujours la bouche en cœur, empocher, *la main largement ouverte*, les sous que venait de lui rapporter une représentation donnée, comme la précédente, dans des conditions si honorables.

La *Minerve*, qui n'avait pourtant pas l'habitude de gâter M. Fréchette par ses compliments, croyant, elle aussi, qu'il était le véritable auteur du *Retour de l'Exilé*, voulut mêler sa voix au concert laudatif qui saluait la naissance du théâtre national, et elle publia, à la même date, la flatteuse appréciation que voici :

Nous exprimions hier le vœu que M. Fréchette exerçât

son talent sur un drame non politique. Nous ne savions pas que l'*Exilé* renfermait toutes ces qualités. Ce drame est purement un drame, et nous n'y trouvons pas matière à critique.

Après avoir analysé l'*Exilé*, c'est-à-dire la *Bastide Rouge*, la *Minerve* ajoutait :

Ce drame est très mouvementé et contient des alternatives de triomphes et de défaites, d'espérances et de découragements fort bien ménagées.

La représentation d'hier a été parfaitement goûtée par l'auditoire intelligent et nombreux qui remplissait l'Académie de Musique, et nous n'avons qu'à souhaiter d'autres succès à M. Fréchette dans la carrière nouvelle qui s'ouvre à son talent.

Le *Courrier de Montréal* ne fut pas moins élogieux, et l'on y peut lire, à la même date, les lignes ci-dessous :

L'empressement du public à encourager de sa présence les commencements de notre théâtre national est d'un bon augure. S'il va applaudir les étrangers qui apparaissent de temps à autre sur la scène, à Montréal, il sait aussi faire des ovations à nos concitoyens qui interprètent si bien les œuvres d'un auteur compatriote ; et cette conduite des Montréalais fait grandement honneur à leur cœur et à leur intelligence.

Nous avons déjà dit que nous remettons à plus tard notre humble appréciation du drame l'*Exilé ;* nous dirons cependant dès maintenant que, si le théâtre était toujours alimenté par des œuvres aussi morales que celles de M. Fréchette, on pourrait y assister sans danger et y conduire les personnes qu'on respecte.

L'*Exilé* est un drame assez mouvementé, dont l'intrigue est très bien nouée, et dont le dénouement arrive tout naturellement. Ce sont déjà là des qualités précieuses ; mais il y a plus : la pièce est écrite *dans un style qui révèle le poète.*

Dans un style qui révèle le poète !

Le mot à mot de la prose d'Elie Berthet.

Dans le même temps, l'*Opinion Publique* publia le portrait de M. Fréchette dans un cadre artistiquement orné de deux couronnes de laurier, sur lesquelles se détachaient nettement les mots *Papineau* et l'*Exilé.*

Tout cela, naturellement, était l'expression de l'enthousiasme du public aveuglé par le rayonnement de la médaille dramatique de M. Fréchette.

Mais quand ce bon public en vit le revers, quand M. Benjamin Globensky eut fait connaître à des amis,—qui coururent aussitôt en avertir M. Fréchette, —que l'*Exilé* n'était rien autre chose que la *Bastide Rouge* d'Elie Berthet, le dramaturge improvisé eut beau aller déclarer, à la troisième représentation, devant des banquettes vides, qu'il avait écrit sa machine en collaboration, ce fut un déchaînement de huées indescriptible et dont les oreilles du *lauréat* doivent encore bourdonner.

Et voici ce que M. Tardivel écrivait, sous sa signature, dans le *Canadien* du 23 août de la même année :

Papineau n'est pas le seul drame qui porte le nom de M. Fréchette. Il y a de plus le *Retour de l'Exilé*, drame en cinq actes et huit tableaux.

Rendant compte de cette pièce, le *Courrier de Montréal* est allé jusqu'à dire que le public sait apprécier le talent que M. Fréchette a déployé dans la *création* de cette œuvre. Et il a donné de plus au *Retour de l'Exilé* un certificat de haute moralité.

Quant à la question de moralité, il n'y a pas à y toucher. Du haut de la chaire sacrée M. l'abbé Martineau a solennellement condamné le *Retour de l'Exilé* comme une œuvre profondément immorale.

Le fond du drame est donc jugé. Reste la partie littéraire.

Le *Nouveau Monde* a déjà fait connaître en quoi consiste la *collaboration* dont il est question. Le drame de M. Fréchette est tout simplement un roman d'Elie Berthet condensé. *Notre dramaturge* a tout bonnement pris la *Bastide Rouge* publiée en 1865 et y a fait de larges coupures, ne changeant à peu près que les noms propres.

Curieuse manière de collaborer, en vérité !

Pour convaincre le public qu'en effet le drame de M. Fréchette est une copie servile du roman de Berthet, je vais confronter quelques extraits des deux écrits.

Suit une pleine colonne de citations.

Je pourrais, ajoutait M. Tardivel, continuer ces citations *ad libitum*, car d'un bout à l'autre l'*Exilé* n'est qu'une copie de la *Bastide Rouge*. Mais je crois en avoir assez fait voir pour édifier le public sur le talent que M. Fréchette a déployé dans la *création* de cette œuvre.

Quelque temps après, la *Minerve*, qui avait fait à M. Fréchette les éloges qu'on a vus, publiait presque

en entier la *Bastide Rouge* et l'*Exilé*, pour les comparer, en faisant précéder cette comparaison par les lignes qui suivent :

L'accusation que nous portons contre M. Fréchette est excessivement grave. Prouvée, elle peut suffire à détruire la réputation littéraire le mieux assise. Malheureusement pour notre lauréat, nous sommes en mesure d'établir cette accusation de *faux* à la satisfaction ou plutôt à la stupéfaction de ses apologistes les plus fervents.

Dès aujourd'hui nous commençons à mettre en regard le texte d'Elie Berthet et le texte travesti plus ou moins grossièrement de M. Fréchette.

Déjà cette supercherie a été signalée dans un autre journal ; mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complètement. M. Fréchette n'a pas seulement plagié quelques passages, comme on va le voir, mais c'est à peine s'il peut revendiquer la paternité de quelques pages, de quelques bouts de dialogues.

.....

Il a voulu donner une couleur canadienne à une scène qui se passe ailleurs. Mais l'habit d'emprunt perce partout ; il n'a pas eu seulement le tact de supprimer une foule de choses qui ne sauraient avoir été dites ou faites ici. Jamais personnages canadiens n'ont tenu le langage qu'il leur prête. Sauf quelques plaisanteries de mauvais aloi, empruntées au langage populaire, rien qui sente le terroir. Pardon, il a un mérite : il a changé les noms de la plupart des personnages du roman d'Elie Berthet." [1]

.....

Et après un éreintement comme jamais imposteur ne reçut de la part des journaux, après l'explosion

Voir le *Lauréat*.

de sarcasme et de mépris qu'on vient de voir contre sa fameuse *collaboration*. M. Fréchette a encore l'effronterie de venir nous expliquer son plagiat de 1880 !

Décidément, le *lauréat* est—selon le mot de ses propres amis—tout à fait mûr pour la Longue-Pointe.

En tout cas, l'explication que M. Fréchette a donnée pour la colonie française de Montréal, relativement à la *Bastide Rouge*, vient de mettre le sceau à sa réputation. Et, de même que Tipitte Vallerand de ses *Originaux et Détraqués* remporta la " torquette du diable dans un concours de sacres ", il est parvenu à obtenir, sur le tréteau de foire où il se débat depuis trente ans, la palme du plagiat à outrance et du mensonge à jet continu.

J'oubliais. Après avoir raconté—à la façon d'un Marseillais décrivant à un Parisien la Cannebière—comment il avait dramatisé la *Bastide Rouge* d'Elie Berthet, M. Fréchette s'est renversé en arrière, et, la figure rayonnante de satisfaction, les lèvres *largement ouvertes*, il a ajouté :

—Et voilà l'histoire de mon grand plagiat.

Et Marc Sauvalle, riant sous cape, de reprendre :

—Ma foi, Monsieur, elle m'intéresse à ce point que je ne puis m'empêcher de vous demander celle des petits.

Et M. Fréchette a poursuivi :

—Ah ! quant aux petits, par exemple, c'est une tout autre affaire. S'il s'agit d'avoir plagié des prépositions et des adverbes, *pour, avec, depuis, alors, pourtant*, et des substantifs, le *soleil*, les *coteaux*, avec les *oiseaux*, les *nids*, la *brise*, les *branches*, les *feuilles*, l'*écorce*, les *racines*, quand je parle d'un arbre, je l'admets, mes rapines sont presque aussi nombreuses que celles de Victor Hugo et de Lamartine.

Pour ce qui est des plagiats de cette espèce, je m'avoue coupable ; je n'ai, du reste, fait que cela toute ma vie : plagier le dictionnaire.

M. Fréchette veut, sans doute, faire allusion au dictionnaire de *Larousse*, où il a plagié de quoi faire tout un volume : la *Petite Histoire des Rois de France* [1].

Oui, ça doit être le dictionnaire de Larousse dont il veut nous parler ici.

Autre chose est des phrases qui se ressemblent. Ici, il y a ce qui s'appelle la rencontre, la réminiscence involontaire, et le démarquage.

La rencontre constitue une simple curiosité en littérature.

En effet, la rencontre en littérature est une curiosité, et je n'en connais pas de plus amusante que celle-ci, par exemple :

BERTHET

—Alors pourquoi vous a-t-elle appelé ? Les amoureux ont

1—Voir le *Lauréat*.

d'étranges idées. A votre place, jeune homme, savez-vous ce que je ferais ? J'irais trouver *Linguard*, je lui demanderais une explication franche et précise en présence de ces dames.

FRECHETTE

Alors pourquoi vous a-t-elle appelé ? Les amoureux ont d'étranges idées. A votre place, jeune homme, savez-vous ce que je ferais ? J'irais trouver *Jolin*, je lui demanderais une explication franche et précise en présence de ces dames.

Je le répète avec le *lauréat*, la rencontre en littérature est une curiosité.

La réminiscence involontaire trop répétée constitue un manque d'originalité ; le démarquage, lui, est un vol calculé et constitue le plagiat, c'est-à-dire le brigandage littéraire, une des choses les plus honteuses qui soient.

C'est très vrai ; et, pour ne citer qu'un exemple, quand M. Fréchette démarqua l'épître à Lamartine pour faire celle qu'il adressait de Chicago à M. Lemay, il fit une des choses les plus déhonorantes dont puisse se rendre coupable le dernier écrivassier.

Que dire donc de son *Cadieux* décalqué du *Cadieux* de M. Taché ?

Or, voyons ce qu'on me reproche. Un vers qu'on dit emprunté à Leconte de Lisle, un vers que j'ai écrit en 1862, quand le peintre Falardeau a visité Québec pour la première fois après son départ pour l'Europe. A cette époque, Leconte de Lisle avait publié des vers, si l'on veut, mais il était encore relativement inconnu même en France. Ce n'est qu'en 1875 ou 1876 qu'on a entendu prononcer son nom pour la première fois au Canada.

M. Fréchette prétend que Leconte de Lisle était relativement inconnu, en 1862, même en France.

Pour prouver que Leconte de Lisle était parfaitement connu des Parisiens, non seulement en 1862, mais dix ans auparavant, je transcris les lignes suivantes, publiées dans le *Monde Poétique* de 1884, sous la signature du poète Louis Tiercelin :

Le premier volume de Leconte de Lisle, imprimé chez Ducloux, parut en 1852, sous le titre de *Poèmes Antiques*. Un second volume, *Poèmes et Poésies*, fut édité, peu de temps après, par Taride, le prédécesseur, sous les galeries de l'Odéon, des éditeurs Marpon et Flammarion.

Larousse dit la même chose. On y peut lire, de plus, que les *Poèmes et Poésies* furent refondus. On peut aussi constater, en lisant la première édition de ce volume et les *Poèmes Barbares* du même auteur, publiés en 1862, qu'une grande partie de ce dernier volume—qui contient le vers que M. Fréchette a volé pour le glisser dans sa pièce au chevalier Falardeau, —provient des *Poèmes et Poésies* édités en 1854.

Oui, quoi qu'en dise M. Fréchette, on connaissait en France Leconte de Lisle non seulement en 1862, non seulement en 1852, mais bien des années plus tôt, puisqu'il est avéré qu'un poète n'édite ses vers en volume que longtemps après qu'il en a publié des spécimens dans les différents journaux et revues de son pays.

Au fait, comment un écrivain pourrait-il espérer écouler ses livres s'il n'avait au préalable donné des preuves de son talent ?

Et puis, en supposant que Leconte de Lisle ne fût pas généralement connu des Canadiens en 1862, est-ce que M. Fréchette, un homme du métier, devait nécessairement ignorer les vers de ce grand poète ?

Mais est-ce qu'il y a beaucoup de Canadiens qui connaissent Yann Nibor et Salvinien Lapointe ?

Ce qui n'empêche que M. Fréchette sait par cœur des vers du matelot-poète de la Bretagne et du cordonnier-poète de Paris, dont les moindres productions valent tout ce que le *lauréat* a publié.

D'ailleurs, M. Fréchette a d'autant moins raison d'essayer de faire croire qu'il ignorait Leconte de Lisle en 1862, qu'à cette époque le futur lauréat fréquentait Crémazie, qui était libraire et se faisait expédier par les grands éditeurs de France toutes les primeurs des poètes du jour.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à M. Fréchette, et laissons-le mentir tout son soûl.

On me reproche aussi *quatre mots* que j'aurais volés à Mme de Girardin. Or, quand ces quatre mots de moi furent publiés, dans le *Journal de Québec*, j'étais encore au collège, et ceux qui ont fait leurs études dans notre pays savent si les collégiens ont l'habitude de se plonger dans les œuvres de Mme de Girardin pour y chercher matière à plagiat.

Je n'ai jamais prétendu que M. Fréchette avait pris le sixain

Et le monde est sauvé

dans un des volumes de Mme de Girardin.

J'ai simplement indiqué dans mon *Lauréat* qu'il avait copié ce vers de la même femme-auteur dans l'*Abeille Poétique du XIXième Siècle*, de la pièce intitulée *La Mort du Christ*.

Or, l'*Abeille Poétique du XIXième siècle*, qui porte pour sous-titre *Choix de poésies contemporaines, la plupart inédites*, a été éditée à Paris, en 1849, par J.-B. Palissier, à l'usage des maisons d'éducation.

Je possède ce recueil depuis les bancs du collège, et M. l'abbé Boucher, curé de la Pointe-aux-Trembles de Portneuf, qui était mon maître de classe, m'en a fait apprendre des pièces que je me rappelle encore vaguement, parmi lesquelles se trouve *la Résurrection* d'Antony Deschamps, dont M. Fréchette s'est beaucoup inspiré pour écrire son *Alleluia*, qui contient justement le vers volé à Mme de Girardin.

Il y a aussi un hémistiche de Jose-Maria de Heredia que j'ai volé. Or mon hémistiche, à moi, se trouve dans ma pièce *L'Espagne*, imprimée dans les bulletins de la Société Royale il y a neuf ans ; et les *Trophées* de Jose-Maria de Heredia, le volume dans lequel on a déniché le vers désigné, a été publié seulement l'année dernière...Voilà l'honnêteté de MM. Baillairgé Ptre et Cie !

M. Fréchette n'est pas seulement capable de se raccrocher à cet hémistiche d'un sonnet de Heredia, et, pour prouver que son explication est fausse, j'ouvre les *Contemporains* de Jules Lemaître, publiés en 1886, et j'y copie ce qui suit :

Au temps déjà lointain où j'apprenais l'histoire de la littérature française sur les bancs du collège, un nom m'avait frappé parmi ceux des poètes de la Pléiade : Ponthus de Thyard. Je me figurais que le poète qui portait ce nom harmonieux et fleuri avait dû être quelque cavalier merveilleusement élégant et fier, et qu'il avait dû écrire des vers plus beaux qu'aucun de ses compagnons, des vers d'un tour plus hautain et d'une mythologie plus fastueuse. Lorsque je pus lire ses *Erreurs amoureuses*, ma déception fut grande ; pourtant je continuai d'aimer Ponthus pour le noble esprit qui paraît çà et là dans ses méchants vers et surtout pour la sonorité de son nom.

Ce que Ponthus de Thyard fut pour moi jadis, M. José-Maria de Heredia l'est sans doute encore aujourd'hui pour la plus grande partie du public : un nom éclatant et mystérieux. Mais croyez qu'il ne ménage pas à ses lecteurs le même mécompte. On verra, quand il nous donnera enfin ses *Trophées*, que ses vers sont aussi beaux que son nom...

Il était donc question, à Paris, dès 1886, des *Trophées*, qui devaient être achevés, n'est-ce pas, puisque Jules Lemaître les avaient lus.

Au surplus, le grand critique français, parlant des cinquante sonnets que renferment les *Trophées* et qui parurent par séries dans la *Parnasse Contemporain* et la *Revue des Deux-Mondes*, d'où ils furent

reproduits par nombre de journaux, le grand critique français, dis-je, explique, dans une note mise au bas de l'article qu'il consacrait, en 1886, à Heredia, que les sonnets en question furent originairement publiés de 1866 à 1885.

Sans doute, le vol de l'hémistiche de l'auteur des *Trophées*, à côté de tant d'autres larcins dont s'est rendu coupable M. Fréchette, n'est, comme on dit vulgairement, qu'un grain de mil dans la bouche d'un âne, et cependant le *lauréat* n'a pas même la suprême consolation d'établir que je l'en ai accusé faussement.

Faut-il avoir du guignon !

C'est le temps de répéter le dicton populaire : *Quand la malchance tombe sur les poules, le diable ne ferait pas pondre le...coq.*

Mais écoutons enfin les derniers mots que M. Fréchette a articulés, les lèvres *largement ouvertes*, en réponse à mon *Lauréat :*

—Je le répète, en fait de réelles réminiscences, on en a constaté trois dans toutes mes œuvres : un vers de Victor Hugo, un vers de Prosper Blanchemain et un vers de Crémazie. Ce sont de véritables réminiscences, je n'en doute pas, car ces trois vers, imités ou intégralement reproduits, je devais les avoir lus. Mais, franchement, là, pour m'exempter la peine de faire trois vers de plus dans mon existence, j'aurais volontairement, sciemment, dans le but de tromper le lecteur,

et pour me parer des plumes du paon, volé ces trois vers, qui sont très ordinaires après tout ! Il faut avoir du toupet et surtout l'âme faite exprès, pour s'imaginer faire gober cela au public.

Avez-vous bien entendu ?

Je n'ai prouvé dans mon *Lauréat* que trois réminiscences de M. Fréchette : un vers de Victor Hugo, un vers de Prosper Blanchemain et un vers de Crémazie.

Rien que trois vers.

Malgré une certaine pitié que m'inspire l'aberration mentale où est tombé le *lauréat* déconfit, je ne puis résister à la tentation de lui frotter le nez avec quelques-uns des vers qu'il a filoutés à tant de poètes français et canadiens, et les citations que je vais détacher de mon *Lauréat* vont démontrer que le vol du vers de Leconte de Lisle, celui de Mme de Girardin et l'hémistiche de Heredia seraient par comparaison de bien légères taches sur le blason du poète *national*.

Avant de transcrire ces citations, laissez-moi vous faire voir quelques-uns des vers que M. Fréchette prétend que je lui ai volés :

FRECHETTE

Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé.

CHAPMAN

Le passant croit ouïr comme une voix humaine.

FRECHETTE

Oui, deux siècles ont fui ; la solitude vierge.

CHAPMAN

Et le vent parfumé des solitudes vierges.

FRECHETTE

On dit que depuis lors, sur la vague dormante.

CHAPMAN

Et l'on dit que depuis, dans les belles soirées.

FRECHETTE

Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste.

CHAPMAN

Dans des flots d'ambre, d'or, de pourpre et de vermeil.

FRECHETTE

Le drapeau de la liberté.

CHAPMAN

Du drapeau de la liberté.

FRECHETTE

Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort [1].

CHAPMAN

Et plus doux qu'un soupir de feuille qui bruit.

FRECHETTE

Tonnant comme la voix des vagues en rumeur.

CHAPMAN

Hurlant comme la voix de l'océan qui monte.

---

1 — M. Fréchette, en m'accusant faussement de lui avoir volé ce vers, oubliait qu'il l'avait lui-même pris à Lamartine, qui a dit dans la 6ième strophe d'*Ischia :*

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille.

FRECHETTE

Le mousquet à l'épaule ou la pagaie au poing.

CHAPMAN

Le fusil à l'épaule et l'écume à la bouche.

FRECHETTE

Nous venions de passer ces longs jours de tempête.

CHAPMAN

Oubliant le passé, les longs jours de souffrance.

FRECHETTE

Chaque victoire était stérile.

CHAPMAN

Chaque victoire était pour nous infructueuse.

Il y a vingt colonnes de la *Patrie*, formant cinquante pages d'une brochure in-8, pleines de citations comme celles que je viens de transcrire.

Assurément, si M. Fréchette s'est conduit à l'endroit des poètes de France et du Canada d'une manière aussi ignoble que je l'ai fait vis-à-vis de lui, le *lauréat* mérite bien d'être estrapadé ou d'avoir tout au moins le ventre *largement ouvert*.

C'est ce que nous allons voir tout de suite par les comparaisons suivantes :

PROSPER BLANCHEMAIN

Niagaras grondants, blondes Californies.

FRECHETTE

Niagaras grondants, blondes Californies.

Ça commence bien.

LECONTE DE LISLE

Grands aigles fatigués de planer dans les nues.

FRECHETTE

Quand l'aigle, fatigué de planer dans la nue.

Ceci n'est pas trop mal, non plus.

CREMAZIE

Il est sous le soleil une terre bénie.

FRECHETTE

Il est sous le soleil une terre bénie.

Très bien ! très bien ! C'est frappant de ressemblance, et surtout c'est très honnête.

VICTOR HUGO

Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule.

FRECHETTE

Avec de vieux fusils gelés sur leurs épaules.

Vous avouerez, M. Fréchette, que des fusils gelés ne valent pas des fusils sonnants.

Aussi, est-ce dommage que vous ayez fait un changement qui accuse une intention criminelle.

CREMAZIE

Il est sous le soleil une terre bénie.

J'ai transcrit de nouveau le dernier vers pour savoir si c'est le même que vous avouez avoir pris inconsciemment à Crémazie.

Si ce n'est pas ce vers, ça doit être le suivant :

CREMAZIE

J'ai longtemps promené ma course vagabonde.

FRECHETTE

Où l'avait promené sa course vagabonde.

A moins que ça ne soit l'autre :

CREMAZIE

Peuples, inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

FRECHETTE

A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe.

VICTOR HUGO

Cet abîme où frissonne un tremblement farouche.

FRECHETTE

Où vibre je ne sais quel tremblement farouche.

Je parierais, moi, que c'est le dernier vers que le *lauréat* reconnaît avoir *imité* de Victor Hugo, ou bien c'est celui qu'on va lire :

VICTOR HUGO

On ne sait quel aspect farouche et menaçant.

FRECHETTE

Je ne sais quel aspect farouche de héros.

Non, M. Fréchette n'admettra point qu'il a volé son dernier vers à Victor Hugo, puisqu'il a remplacé *et menaçant* par *de héros.*

VICTOR HUGO

Courbe ta large épaule et ton dos de granit.

FRECHETTE

.....Courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit.

VICTOR HUGO

Qui dit : il faut monter pour venir jusqu'à moi.

FRECHETTE

Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi.

J'aimerais bien voir M. Fréchette se décider, une bonne fois, à nous dire lequel des vers il a pris à Victor Hugo.

VICTOR HUGO

Qui t'arrache à ton piédestal.

FRECHETTE

Arrachée à ton piédestal.

M. Fréchette ne se décidera donc jamais à faire son choix et à nous dire quel vers il a *involontairement* pris à son fétiche.

VICTOR HUGO

Risquez-vous hardiment.

FRECHETTE

Risquez-vous hardiment.

Risquez-vous donc hardiment à faire votre choix, M. Fréchette.

VICTOR HUGO

Ivre d'ombre et d'immensité.

FRECHETTE

Qui vole ivre d'immensité.

VICTOR HUGO

Qui fit voler au vent les tours de la Bastille.

FRECHETTE

Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille.

Choisissez, M. Fréchette : il est encore temps

VICTOR HUGO

Dans les urnes de la clarté.

FRECHETTE

Boire aux urnes de clarté.

VICTOR HUGO

L'été, quand il a plu, le champ est plus *vermeil*,
Et le ciel fait briller *plus frais* au beau *soleil*
Son *azur* lavé par la pluie.

FRECHETTE

La tempête a toujours son lendemain *vermeil*.
La pelouse a des tons *plus verts* après l'averse,
Et l'*azur* vif où nul nuage ne se berce
Ne sait pas refléter les rayons du *soleil*.

LE FRERE ACHILLE

Et toi, beau Canada, *quand* je lis ton histoire,
Ou que le souvenir rappelle à ma mémoire

Ce *que* Dieu *l'a donné*
De sang pur et fécond, de vertus magnanimes,
Je m'écrie, admirant tes dévoûments sublimes :
" Terre de mes aïeux, tu fus *prédestiné.*"

FRECHETTE

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part *que* le ciel *t'a donnée,*
Les yeux sur l'avenir, terre *prédestinée,*
J'ai foi dans tes destins nouveaux.

THEOPHILE GAUTIER

Un sourire infernal crispait ma pâle *bouche.*

FRECHETTE

Un sourire infernal se crispait sur sa *bouche.*

JAMES DONNELLY

Quand, le front couronné de ta verte guirlande,
Le ciel te fit *sortir du sein de l'océan.*

FRECHETTE

Quand, le front couronné de tes arbres *géants,*
Tu *sortis,* vierge encor, *du sein des océans.*

LECONTE DE LISLE

L'esprit de la tempête, avec ces mille *bouches.*

FRECHETTE

L'hydre de la tempête ouvre toutes ses *bouches.*

LECONTE DE LISLE

L'esprit de la tempête, avec ces mille *bouches*
Les appelant, soufflait dans ses *trompes farouches.*

FRECHETTE

.....et la tempête *embouche*
Des grands froids boréaux la *trompette farouche.*

VICTOR HUGO

Que les anges se penchaient pour entendre.

....

Les fauvettes pour nous voir
Se penchaient dans le feuillage.

FRECHETTE

Les fauvettes, tout près, se penchaient pour entendre.

VICTOR HUGO

Car dans les cœurs un ferment bout.

FRECHETTE

Si le remords au cœur est un ferment qui bout.

VICTOR DE LAPRADE

Faisant *dire,* comme eux, par vos vertus guerrières :
" *Quand Dieu frappe* un grand coup, c'est de la *main des* [*Francs.*"

FRECHETTE

Qui *dit* que, *lorsque Dieu frappe* fort dans l'histoire,
C'est toujours par *la main des Francs.*

BARBIER

Quinze ans, elle *passa,* fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.

FRECHETTE

Car ce haillon troué, que tant de gloire inonde,
A *passé,* mon enfant, *sur le ventre* du monde.

LAMARTINE

Et que les bras croisés sur sa large poitrine.

FRECHETTE

Lui, les deux bras croisés sur sa vaste poitrine.

THEOPHILE GAUTIER

Où vont, tristes jouets du *temps, nos destinées.*

FRECHETTE

O *temps* ! courant fatal *où vont nos destinées.*

CHAPMAN

Nous sommes sur les bords du Saguenay sauvage.

FRECHETTE

Nous sommes sur le bord du Saint-Laurent sauvage.

Nous allons voir maintenant comme M. Fréchette aurait été bien avancé s'il eût prouvé qu'il n'avait pas volé l'hémistiche de Heredia, dont il nous a entretenu tout à l'heure, et ce que je citerai, comme dit Jules Lemaître, me laissera le remords de paraître négliger ce que je ne cite point :

ALBERT DELPIT

A choisi le moment—*honte que rien n'efface*—

FRECHETTE

De tous ces vétérans—*honte que rien n'efface*—

LAMARTINE

La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime.

FRECHETTE

La lampe qui s'éteint jette un plus vif éclair.

MAURICE ROLLINAT

Auprès du minet *grave* et doux *comme un apôtre.*

FRECHETTE

Sous les yeux du héros *grave comme un apôtre.*

VICTOR HUGO

Dans ce vaisseau *perdu* sous *les vagues sans nombre.*

FRECHETTE

Et le regard *perdu sur les vagues sans nombre.*

VICTOR HUGO

Du choc prodigieux de tes rebellions.

FRECHETTE

Du choc prodigieux des grands tournois épiques.

LAMARTINE

Ces grands blocs dentelés, *effroi du matelot.*

FRECHETTE

Des brisants sous-marins, *effroi des matelots.*

VICTOR HUGO

Monstrueux, qui semblaient *des boas endormis.*

FRECHETTE

Dans la placidité *des boas endormis.*

M. Fréchette, dans son entrevue avec Marc Sauvalle, a déclaré solennellement n'avoir mêlé à ses vers que trois réminiscences.

Comme il faut qu'il soit doué d'un solide tempérament pour nier avec autant d'impassibilité et d'audace ses plagiats !

Mais il n'a fait toute sa vie que voler, le *lauréat*, et celui qui pourrait passer seulement une couple de

jours à sa bibliothèque ne pourrait manquer d'y trouver, dans une foule d'auteurs encore peu connus au Canada, assez de vers escroqués par lui pour faire tout un volume.

L'autre jour encore, en relisant Théophile Gautier, j'ai découvert dans une pièce au peintre Jean Duseigneur un vers que M. Fréchette a subrepticement glissé dans sa *Voix d'un Exilé*, et la confrontation suivante va encore édifier ceux qui pourraient, par hasard, garder un reste de foi en son honnêteté d'écrivain.

Lisez :

THEOPHILE GAUTIER

Le soleil s'enfoncer comme un vaisseau qui sombre.

FRECHETTE

Le soleil, s'engouffrant comme un vaisseau qui sombre.

Et voilà l'honnêteté de M. Fréchette !

Pour faire reconnaître cette honnêteté, le *lauréat* nous a dit comment il avait réussi à dramatiser la *Bastide Rouge*, quinze jours seulement avant la première représentation de l'*Exilé*. Il nous a parlé d'un vers de Crémazie, d'un vers de Victor Hugo, de *quatre mots* de Mme de Girardin, d'un vers de Prosper Blanchemain, d'un hémistiche de Jose-Maria de Heredia.

Mais son *Vive la France*, servilement imité de

Pour le drapeau de François Coppée, son *Cadieux*, versifié sur le texte même du *Cadieux* de M. Taché, ce qu'il a filouté au docteur Morrisset dans un concours resté célèbre, les vers qu'il a volés à son frère Achille, sa *Touffe de cheveux blancs* prise dans un livre de classe, son *Murillo*, sa *Petite Histoire des Rois de France*, copiée mot à mot dans Larousse, ses *Excommuniés*, dans lesquels il a honteusement faussé l'histoire, ses rabâchages, son *Jean Sauriol*, son *Drapeau fantôme*, son épître à M. Lemay démarquée de l'épître de Victor Hugo à Lamartine, son fiasco à l'Académie française avec sa *Légende d'un Peuple*, tout cela ne demandait donc pas d'explications de sa part [1] ?

Tout cela, au contraire, demandait beaucoup d'explications, et comme, malgré l'imagination que M. Fréchette a toujours pour mentir, il n'a pas osé risquer un mot sur ces sujets épineux, l'entrevue que le *lauréat* vient d'avoir avec Marc Sauvalle met le dernier clou à son cercueil littéraire.

Et savez-vous comment le même Sauvalle a terminé son dernier article en réponse à mon *Lauréat* ?

Lisez ceci :

Et là-dessus le poète m'a congédié avec un franc éclat de rire qui m'a prouvé que les lauréats manqués et les abbés

1—Voir le *Lauréat*.

déconfits pourront publier encore bien des volumes avant de désarçonner son impertubable et philosophique gaîté.

Cet éclat de rire que vient de jeter M. Fréchette est jaune comme le rire de tous ceux qui veulent faire, comme on dit, fortune contre bon cœur, et prouve, une fois de plus, que c'est lui-même qui a écrit de sa plus belle écriture tout ce que vient de signer Marc Sauvalle.

M. Fréchette a déjà ri comme cela, dans le temps où je lui arrachais dans le *Courrier du Canada* et la *Vérité* les plumes qu'il avait enlevées à tous les oiseaux poétiques tombés dans ses lacets. Il a déjà ri pour tâcher de faire croire que mes critiques ne le touchaient pas. alors que sa peau de geai mise à nu saignait par tous les pores, et un passage d'un article qu'il publia dans la *Patrie* du 17 mars dernier, sous le titre de *Sachons Rire*, va encore établir jusqu'où cet avaleur de sabres littéraires peut pousser sa grosse pitrerie :

L'éclat de rire qui jaillit clair et sonore des lèvres *largement ouvertes* ne peut monter que d'un cœur vibrant et, lui aussi, *largement ouvert*.

Deux fois *largement ouvert* dans une phrase !

Quel guignon ! quel guignon !

Quand la malchance tombe sur les poules....

La dernière reproduction ne démontre pas seule-

ment que l'éclat de rire dont nous a parlé récemment Sauvalle fut inventé par M. Fréchette lui-même, mais elle est une nouvelle preuve que le *lauréat* a fait dans les *Hommes du Jour* son propre éloge,—où se trouve cinq ou six fois l'expression *largement ouvert*,—et puis qu'il est incapable d'écrire vingt lignes de suite sans rabâcher.

N. B.—Je viens de découvrir, à la dernière heure, qu'en vue des comparaisons qu'il a fait faire à Sauvalle dans les articles dirigés contre moi, M. Fréchette ne s'est pas contenté de falsifier mes vers, mais qu'il a dénaturé une foule des siens pour les faire ressembler à ceux de mes *Québecquoises* et de mes *Feuilles d'Erable* et établir ainsi que je l'avais plagié.

On verra bientôt jusqu'où il a poussé cette falsification.

FAUSSAIRE

La découverte que je signalais à la fin de mon dernier article m'oblige—en dépit d'une déclaration que j'ai faite antérieurement—de m'occuper des comparaisons dont M. Fréchette s'est servi, par l'entremise de ses deux paravents, pour essayer de prouver que je l'avais souventes fois plagié.

Quand ces comparaisons parurent l'année dernière dans la *Minerve* et récemment dans la *Patrie*, je ne doutai nullement de leur authenticité ; je ne songeai pas le moins du monde à feuilleter mes livres ni ceux de M. Fréchette pour m'assurer si ses vers et les miens avaient réellement été écrits comme Roullaud et Sauvalle les transcrivaient.

Qui pouvait s'imaginer que M. Fréchette, cherchant à se disculper des accusations que je portais contre lui, avait osé dénaturer ses propres écrits et même ceux d'un adversaire pour les mettre en

regard et établir de cette façon qu'il avait été pillé par moi ?

C'est pourtant ce qu'il avait fait, et, comme ma naïveté est aussi grande que l'imprudence du *lauréat* est sans égale, j'ai, en face des citations faites par Roullaud, avoué, dans le *Courrier du Canada*, avoir tellement lu M. Fréchette dans ma jeunesse, que ses poésies avaient, à mon insu, déteint sur les miennes.

Comme le *lauréat*, en m'entendant faire cet aveu, a dû se tordre de rire derrière son paravent !

J'aurais peut-être toujours ignoré que j'avais été en butte à une supercherie aussi hardiment et aussi bêtement perfide, si M. Fréchette n'eût pas fait mettre en brochure les articles *signés* par Sauvalle en réponse à mes critiques. Et c'est par un pur hasard—en transcrivant dans le *Lauréat manqué* des citations dont j'avais besoin pour confondre les deux copains—que je me suis aperçu, à mon grand étonnement, qu'une foule de vers mis en parallèle pour me combattre avaient été remaniés dans l'ombre par une main qui, au temps jadis, aurait été coupée par la hache du bourreau.

Après avoir été condamné par le tribunal de l'opinion publique pour vols et mensonges, il ne restait plus à M. Fréchette qu'à l'être pour faux, et il me sera bien facile de démontrer qu'il est un

faussaire littéraire aussi stupide qu'audacieux. Pour cela, je n'ai qu'à transcrire les comparaisons qu'il a fait faire par Roullaud et Sauvalle dans la *Minerve* et la *Patrie*.

Mais jugez donc tout de suite, par les citations suivantes, de la manière dont mon adversaire m'a traité :

FRECHETTE

Il avait entendu *claquer dans la tempête*
Le drapeau de la liberté.

CHAPMAN

Avec ses pavillons *claquant dans la tempête*.

Vous êtes un faussaire, monsieur Fréchette, et tout le monde peut s'assurer de la chose en ouvrant mes *Feuilles d'Erable*, à la page 25, où l'on peut lire :

Avec ses pavillons *claquant dans la rafale*.

Vous êtes, monsieur Fréchette, un voleur, un menteur et un faussaire !

Trois beaux titres, assurément, et vous devez en être jaloux.

Mais continuons à examiner vos faux.

FRECHETTE

Des frimas cristallins *l'étrange floraison*.

CHAPMAN

Son portail est orné *d'étranges floraisons*.

Si quelqu'un hésite à croire que M. Fréchette est un faussaire, qu'il regarde à la page 135 de mes *Feuilles d'Erable*, et il pourra lire ceci :

Son portail est orné d'étranges *frondaisons*.

Faussaire ! faussaire !

FRECHETTE

Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux,
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux.

CHAPMAN

Te suivant du regard sur les flots écumeux
Sombrer dans le lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

C'est ceci que j'ai écrit,—à la page 56 de mes *Feuilles d'Erable :*

Te suivant du regard sur les flots écumeux,
Baissèrent tristement leur paupière effarée.
En voyant tout à coup ta voile déchirée
Sombrer dans le lointain brumeux.

Peut-on être plus stupidement audacieux ?

FRECHETTE

Minuit avait jeté sa clameur solennelle.
La bise s'engouffrait dans le noir corridor.

CHAPMAN

Minuit vient de sonner à la vieille pendule
Dans le noir corridor.

Encore un faux, puisque j'ai écrit à la page 119 de mes *Québecquoises :*

Minuit vient de sonner à la vieille pendule.
Et, comme un long frisson, sa voix encor circule...

Que l'on remarque bien que je ne cherche pas à faire ici d'une pierre deux coups, que je ne reconstruis pas mes vers pour me disculper des accusations de plagiat que M. Fréchette a portées contre moi.

J'aurais écrit mes vers tels que le *lauréat* les a fait transcrire, que je pourrais bien, n'est-ce pas, me moquer de toutes les citations de ses deux paravents.

Il n'y a qu'un imbécile qui puisse essayer par les comparaisons qu'on vient de voir de prouver que je suis un plagiaire.

Mais admirons encore l'honnêteté du procédé dont s'est servi M. Fréchette pour établir que je suis un voleur comme lui :

CHAPMAN

Sous les bois épais tout *était* parfums et joie.

FRECHETTE

Tout *était* parfums et chansons,
Lumière et joie.

Que l'on interroge *Pêle-Mêle* et les *Fleurs Boréales* et l'on y saura que le poète *national* n'a pas écrit :

Tout *était* parfums et chansons,

mais bien :

Tout *sera* parfums et chansons.

M. Fréchette aurait-il ri assez, voyons, si je n'eusse pas découvert ses faux !

Admirons toujours l'adresse de ce prestidigitateur :

CHAPMAN

Rien n'a d'émotion.
Les parfums les plus doux n'ont plus pour moi d'arome.

FRECHETTE

Pour lui rien n'a d'émotion.
Les parfums les plus odorants
N'ont plus d'arome.

Jamais M. Fréchette n'a écrit les derniers vers tels que Sauvalle les a transcrits.

Ils se lisent, à la page 46 de son *Pêle-Mêle*, comme suit :

Rien pour lui n'a d'émotions ;
Son cœur pour les illusions
N'a plus de place.

Quand on fait des vers, voyez-vous, on est capable aussi d'en refaire,—surtout quand on a, comme M. Fréchette, la main souple et *largement ouverte*.

FRECHETTE

Epanouissant sa merveilleuse note.

CHAPMAN

Eparpillant dans l'air leurs notes inspirées.

Lisez à la page 206 de mes *Québecquoises*, et vous pourrez constater que je n'ai pas écrit *éparpillant*, mais bien *éparpillait*.

Le faux ici n'est pas énorme, mais il fait voir que M. Fréchette ne dédaigne pas les petits tours de passe-passe.

CHAPMAN

Quelle est cette lueur vacillante, indécise?

FRECHETTE

Aux lueurs de la nuit vacillante, indécise.

Un autre faux, attendu que M. Fréchette a dit dans *Mes Loisirs*, à la page 24 :

Aux lueurs de la nuit, sa silhouette grise
Se détache en passant vacillante, indécise.

Et M. Fréchette a affirmé, dans son entrevue avec Sauvalle, qu'il est un honnête homme !

Ah ! bien, oui, par exemple.

CHAPMAN

Rumeurs plaintives et vagues,
Qui montez du sein des vagues.

FRECHETTE

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues.

M. Fréchette n'a pas écrit ça.

Voici ce qu'il a écrit, à la page 54 de *Pêle-Mêle :*

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs.

Faussaire ! faussaire ! faussaire !

FRECHETTE

On respirait *partout* comme un vent d'épopée.

CHAPMAN

On *respirait* partout de sauvages aromes.

M. Fréchette n'a jamais fait le premier vers tel qu'il est là, pas plus que je n'ai fait le dernier tel que le paravent No 2 l'a copié.

Le poète *national* a écrit dans la *Voix d'un Exilé :*

On respirait *alors* comme un vent d'épopée,

et moi j'ai écrit dans mes *Feuilles d'Erable :*

On *respire* partout de sauvages aromes.

M. Fréchette a donc fait deux faux dans une seule comparaison.

Quoi qu'il en soit, il va par une autre citation m'aider à le faire connaître pour ce qu'il est.

Jugez :

CHAPMAN

On respire parfois comme un vent d'ambroisie.

FRECHETTE

On respirait *alors* comme un vent d'épopée.

Pour me faire trouver en faute, le *lauréat*, oubliant qu'il avait déjà cité le dernier vers en le modifiant, vient de le transcrire exactement tel qu'il se trouve dans la *Voix d'un Exilé*, et l'adverbe *alors* qui remplace l'adverbe *partout* qu'on a vu tout à l'heure, le condamne, une fois de plus, comme falsificateur imbécile.

Au surplus, qu'on jette un coup d'œil aux pages 21 et 26 du *Lauréat manqué*, et l'on y constatera l'oubli stupide dont je veux parler.

Mais revenons aux comparaisons faites par Marc Sauvalle pour M. Fréchette ou par M. Fréchette pour Marc Sauvalle :

CHAPMAN

Nous longions des rochers de feuillages couverts ;
Devant nous s'enfuyaient des ailes éclatantes ;
Et les arbres, penchés sur les vagues chantantes,
Semblaient nous saluer de leurs éventails verts.

FRECHETTE

Rasant les ilots verts et les dunes d'opales,
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant.....
On aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,
Saluaient le héros.

M. Fréchette a pris tous les vers qu'on vient de lire dans trois strophes de la *Découverte du Mississipi;*

il les a groupés en une seule stance, pour la comparer avec une des miennes, et l'on peut voir dans le texte originaire du poète *national* que le premier alexandrin qu'il a cité n'est pas suivi des vers qu'on a vus, mais de ceux-ci :

De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants.
A son aspect, du sein des flottantes ramures
Montait comme un concert de chants et de murmures, etc.

Maintenant, qu'on relise les vers de la dernière citation que Sauvalle fit pour M. Fréchette ou que M. Fréchette fit pour Sauvalle, et l'on découvrira qu'il n'y a pas là deux désinences qui riment ensemble, ce qui est très rare dans les vers français.

Est-ce assez canaille et assez idiot ?

M. Fréchette a pourtant agi encore plus hardiment et plus sottement pour faire la comparaison suivante :

CHAPMAN

On a fait un palais avec des blocs de glace.
Son portail est orné d'étranges *floraisons*.
Du sommet transparent de sa tour l'œil embrasse
De séduisants aspects, d'immenses horizons.

Le givre à ses flancs met de folles dentelures ;
L'aurore de rubis étoile son cristal ;
Et, lorsque le couchant rougit ses crénelures,
On dirait un tableau *de conte oriental*.

FRECHETTE

Des frimas cristallins l'étrange *floraison*
Dans le cadre idéal d'*un conte d'Orient.*

Comme on l'a vu, il y a un instant, M. Fréchette m'a fait écrire dans ma première strophe *floraisons* pour *frondaisons*, et, non content de cette falsification, il a pris, à la page 167 de la dernière édition de ses *Fleurs Boréales*, ce vers :

Des frimas cristallins l'étrange floraison,

et l'a accolé à cet autre :

Dans le cadre idéal d'un conte d'Orient,

copiant le dernier vers dans la pièce *Le Saint-Laurent*, à la page 41 de sa *Légende d'un Peuple.*

Il a, en puisant dans deux volumes, réussi à former un distique ; le distique fait, il l'a falsifié, puis l'a comparé avec deux vers presque voisins de mon *Palais de Glace*, où se trouvent les strophes qu'on vient de lire.

Et remarquez que le dernier alexandrin de M. Fréchette a été publié quatre ans après l'apparition de mon *Palais de Glace*, qui fut lu pour la première fois dans la *Patrie* de 1884, et que le *Courrier du Canada* réédita, l'hiver dernier, à l'occasion du carnaval.

Encore une fois, peut-on être plus niaisement audacieux ?

Si toutes ces comparaisons, faites par M. Fréchette pour Sauvalle ou par Sauvalle pour M. Fréchette, n'étaient pas si fastidieuses, je pourrais continuer à vous démontrer jusqu'où l'on a, dans le *Lauréat manqué*, poussé l'audace du faussaire.

Mais je crois en avoir fait plus que suffisamment voir pour établir que j'ai été en butte à une machination plus déshonorante, si c'est possible, que le vol de la *Bastide Rouge*.

Et c'est avec de pareils moyens que le *lauréat* a cru pouvoir refaire sa réputation d'écrivain !

Quoi qu'il en soit, que M. Fréchette emploie tous les moyens qu'il voudra pour tâcher de blaguer le public, il est irrémédiablement coulé.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une opinion là-dessus dans tout le pays ; et je ne saurais, à ce propos, résister à la tentation de publier une lettre et une fable qu'un de ses anciens admirateurs vient de m'adresser et qui toutes deux interprètent bien, j'en suis sûr, le sentiment public à son égard.

Voici d'abord la lettre :

" Ottawa, 3 juillet 1894.

" Monsieur,

" Vous aviez blessé mortellement Fréchettte dans votre livre. Vous êtes en train de l'achever, ou

plutôt vous êtes après l'enterrer. Il n'a pas volé ce qui lui échoit, certes ! Qu'est-ce qu'il n'a pas fait pour se rendre odieux ! Il suffisait que quelqu'un le regardât un peu de travers pour qu'il bondît sur lui et le déchirât à belles dents. Il se croyait un lion, mais voulait être pris pour un tigre, et il passait son temps à miauler et à grincer des dents, portant la terreur dans les parages où il était certain à l'avance de remporter des victoires faciles. Vous n'avez pas eu peur de ce prétendu tigre, vous l'avez saisi à bras-le-corps, vous lui avez arraché la peau sous laquelle il faisait tant de tapage, et, une fois cette peau arrachée, le public étonné a vu que ce grand massacreur n'était qu'un singe.

" Je crois que la fable que je vous envoie est pleine d'à-propos et d'actualité, et serait une bonne réponse à l'apologue que Fréchette a publié contre vous. Sa publication dans un de vos articles lui serait, en tout cas, d'autant plus cruelle qu'elle a été écrite, comme vous le savez, par son fétiche le grand Victor.

" Je vous félicite d'avoir su si bien venger les lettres et les gens, et je vous prie de croire que tous les hommes bien pensants applaudissent à votre *Lauréat*, et surtout à vos derniers articles de la *Vérité*.

" Agréez, " etc.

Lisons maintenant la fable en question :

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,
Un singe d'une peau de tigre se vêtit.
Le tigre avait été méchant ; lui, fut atroce.
Il avait endossé le droit d'être féroce.
Il se mit à grincer des dents, criant : " Je suis
Le vainqueur des halliers, le roi sombre des nuits."
Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines.
Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,
Egorgea les passants, dévasta la forêt,
Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.
Il vivait dans un antre, entouré de carnage.
Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.
Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :
" Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;
Devant moi, tout recule et frémit, tout émigre,
Tout tremble : admirez-moi, voyez, je suis un tigre ! "
Les bêtes l'admiraient et fuyaient à grands pas.
Un belluaire vint, le saisit dans ses bras,
Déchira cette peau, comme on déchire un linge,
Mit à nu ce vainqueur, et dit : " Tu n'es qu'un singe ! "

Oui, M. Fréchette n'est qu'un singe littéraire, et ce qualificatif lui appartient d'autant mieux qu'il ne peut absolument rien faire sans imiter quelqu'un.

En tout cas, il a, depuis quelque temps, fort piteuse allure, ce pauvre mime, et quelqu'un, à qui j'ai fait voir la fable qu'on vient de lire, me disait :

—Vous n'avez pas seulement arraché à M. Fréchette sa peau de tigre, mais vous avez à tel point écourté le singe, qu'il ne lui reste plus rien pour. . . s'accrocher.

DEVANT DEUX TOMBES

Au lieu de répondre à tout ce qui précède, M. Fréchette s'est embarqué pour la France, où il a passé, m'a-t-on dit, un mois à courir après des écrivains de troisième ordre pour se faire des réclames qui. . . ne paraîtront pas.

Durant son séjour à l'étranger, il a aussi écrit pour la *Patrie* des lettres, dans lesquelles il retraçait ses impressions de voyage, et deux de ces lettres ont créé ici une profonde émotion.

Seulement, je dois me hâter de le dire, il y avait toute autre chose que de la sympathie dans cette émotion-là, et M. Fréchette doit regretter de l'avoir provoquée, si l'on peut en juger par la magistrale leçon que M. Chapais lui a faite, à propos du comte de Paris et du général Boulanger, dans les lignes suivantes :

" La dernière lettre de voyage écrite par M. Fréchette à la *Patrie* est odieuse.

" La mort du comte de Paris, cette mort admirable qui a remué tant de cœurs chrétiens, et qui vient de dicter à Mgr d'Hulst les pages émouvantes que nos lecteurs connaissent, cette mort n'inspire à M. Fréchette que des injures grossières et des farces odieuses.

" Lisez ces lignes ineptes :

Le petit-fils de Louis-Philippe, connu, on ne sait trop de quel droit, sous le titre de comte de Paris, est donc mort, sans avoir pu monter sur le trône de ses illustres aïeux, sans avoir reconquis *sa couronne*, et s'être offert en sacrifice pour le bonheur de son pays !

Encore un enfant du miracle de disparu !

Et cela, malgré son droit divin et les desseins de la Providence qui—à moins qu'on ne nous ait trompés—tenait tant à voir ce représentant des saines traditions rétablir en France les beautés de l'ancien régime.

A quoi cela lui a-t-il servi d'avoir renié son père et son grand-père, en prenant le nom de Philippe VII pour mieux entrer dans les bottes du comte de Chambord ?

Je crois voir d'ici le désappointement que la triste nouvelle a dû créer dans certains quartiers, au Canada.

Il est vrai qu'il reste à tant d'espoirs frustrés la ressource du prince Gamelle.

On peut toujours se rabattre sur l'intéressant cavalier servant de la Melba.

Il n'a pas écrit des vers à Sarah Bernhardt, lui !

Et puis, il a ses droits, que diable ! ses droits que son père n'a pas oublié de lui transmettre religieusement dans l'intérêt de la grande cause.

" Voilà la tenue de M. Fréchette en présence de cette tombe entr'ouverte, devant laquelle tous les partis se sont inclinés avec respect.

" C'est la tenue d'un gavroche ou d'un saltimbanque.

" Il ne s'agit pas ici de monarchie et de république. Nous sommes de ceux qui ne croient plus guère à l'avenir de la monarchie traditionnelle en France.

"Mais il s'agit d'un grand exemple de force morale, de courage, de résignation, de foi vive et tranquille : il s'agit d'un prince mort en exil, d'un chef de famille léguant aux siens, avec le souvenir de ses vertus, des enseignements et des conseils empreints d'une majesté et d'une grandeur souveraines !

" Et M. Fréchette, qui pourrait au moins se taire, ricane et insulte !

" Encore un enfant du miracle de disparu, s'écrie-t-il avec une joie stupide !

" Voilà la noblesse de sentiments, voilà l'élévation d'idées, voilà la générosité d'âme de M. Fréchette.

" C'est le fond du cœur qui se montre, et ce fond n'est pas beau.

"Il y a quelques semaines, M. Fréchette se trouvait auprès d'une autre tombe, celle d'un malheureux dont les aventures publiques et privées se sont dénouées par un suicide, loin de l'épouse et des enfants abandonnés, sur le monument funéraire d'une femme qui n'avait pas été la sienne.

"Et cette fois, devant le tertre du cimetière d'Ixelle où repose le cadavre de ce suicidé, M. Fréchette s'inclinait : il était ému, respectueux, et il emportait religieusement comme une relique sacrée une fleur fragile poussée sur cette triste et misérable tombe.

"Ce contraste, dont M. Fréchette nous a donné le spectacle, le peint sous de déplorables couleurs. Voici deux morts, l'une chrétienne, héroïque, grande et sainte ; l'autre impie, criminelle, scandaleuse et lamentable : M. Fréchette donne une larme de sympathie à la dernière et un grossier outrage à la première.

"Le plus cruel ennemi du *lauréat* découronné n'aurait pu lui faire subir une plus terrible exécution morale que celle qu'il vient de s'infliger de ses propres mains."

II

Ce n'est pas la première fois que M. Fréchette a écrit comme un maroufle à propos des hommes et des choses d'outre-mer. Il y a une dizaine d'années,

pour chercher à plaire à la République française et s'en faire nommer chevalier de la Légion d'honneur, il a essayé — comme on l'a vu dans mon livre *Le Lauréat* — de souiller la mémoire des anciens rois de France dans un pamphlet ordurier plagié dans Larousse. Et malheureusement cette avanie lui a valu la rosette de chevalier.

Dans une occasion un peu plus récente, le poète *national* a agi d'une manière non moins odieuse. Pour tâcher d'avoir du roi Alphonse XII une décoration quelconque, il a, dans une pièce en grande partie imitée de tout ce que Hugo, Musset et Gautier ont écrit sur l'Espagne, jeté de la boue à cette même République française, parce qu'il avait pris fantaisie à quelques boulevardiers en délire de huer, à son arrivée à Paris, le monarque espagnol, à l'occasion de sa nomination comme colonel d'un régiment de uhlans.

Mais heureusement Alphonse XII était assez perspicace pour deviner le mobile qui avait fait agir M. Fréchette, connaissait assez la langue française pour juger de la valeur de la pièce de vers qu'il lui avait adressée, et pour ne pas décorer le poète *national* pour des vers aussi hypocrites et aussi plats que ceux-ci, par exemple :

Depuis quand est-ce donc par des charivaris
Que la France reçoit l'hôte qui la visite ?

Retournons-nous aux temps du Borusse et du Scythe ?
Ton beau titre de peuple éminemment courtois,
Des sots, pour l'abdiquer, monteraient sur les toits.

O folie ! est-ce là de la vertu civique ?
Tu renoncerais donc, sublime République,
Si belle en tes succès, si noble en tes revers,
Désormais à donner l'exemple à l'univers ?

.....

.....

Ce prince, chef élu d'un grand peuple éclairé,
Devait passer chez toi comme un être sacré.
C'est un monarque, soit ; en est-il moins un homme ?
Et puis Néron lui-même, à l'étranger, c'est Rome.

.....

Oh ! non, vaillante Espagne, en ces hideux excès
Je ne reconnais point le noble sang français.
Ce n'est pas là, non plus, la République fière
Qui disait à chacun des peuples : Sois mon frère !

Maintenant dites-moi, mes amis, ce qu'il faut penser d'un républicain qui injurie la République pour une faute qu'elle n'a pas commise, et qui se fait le défenseur de la monarchie pour une décoration qu'il convoite. Dites-moi si, en jetant l'injure à la face des républicains de France auxquels il devait de la gratitude pour la décoration qu'ils lui avaient donnée, en comparant à Néron Alphonse XII qu'il faisait mine de venger, M. Fréchette pouvait jouer plus lâchement et plus stupidement le rôle de valet. Dites-moi lequel, du flagorneur ou du saltimbanque, on doit le plus mépriser dans la personne du *lauréat !*

UN REVENANT

Pour se donner une contenance, après la rude semonce qu'il reçut de M. Chapais à propos du comte de Paris et du général Boulanger,—le poète *national*, à l'instar des gamins grimaçant aux gens bien élevés qui les ont réprimandés pour leurs polissonneries, se mit à faire des pieds de nez aux rédacteurs du *Courrier du Canada* et de la *Vérité*.

Mal lui en prit, car M. Tardivel lui servit une salade qui faillit l'étouffer, qu'il ne pourra jamais digérer complètement, et dont on peut juger par les lignes suivantes, détachées de la *Vérité* du 3 novembre dernier :

" Dans la *Patrie* du 20 octobre, M. Fréchette, pour se vanter, pose au revenant. Son article intitulé : *Un revenant*, commence ainsi :

" Vous pensez peut-être qu'il s'agit de mon retour d'Europe ? Vous n'y êtes pas. C'est beaucoup plus sérieux. Je

reviens de l'autre monde, ni plus ni moins, — de l'autre monde, où mes amis Tardivel et Thomas Chapais m'envoient de temps en temps... Tardivel, lui, ne se gêne pas, il m'assassine. A chaque instant j'apprends que le saint homme m'a assassiné... Thomas Chapais... ne m'assassine pas, lui, il me *sui ide*."

" Et M. Fréchette termine sa colonne de facéties en se demandant si l'on pourrait jurer en cour de justice que Tardivel a sa raison.

" Tout cela pour prouver que M. Fréchette n'est pas mort, qu'il se porte même à merveille.

" Eh bien ! le poète ne réussira pas, par quelques farces et quelques gambades, à tromper le public sur la gravité de son cas.

" Il n'est pas mort, puisqu'il gambade ; mais un homme mort vaudrait mieux que lui, car un mort n'est jamais ridicule, tandis que M. Fréchette l'est.

" On se souvient du voyage que M. Fréchette fit en France, il y a huit ans, croyons-nous. Alors, n'étant pas connu, il passa pour quelqu'un, là-bas comme ici. On lui fit partout bon accueil. Il recevait des compliments, des invitations ; les hommes de lettres à la mode le reconnaissaient comme un des leurs. De loin, la réclame aidant, ç'avait vraiment l'air d'une ovation.

" En 1894, M. Fréchette retourne en Europe.

Quel désastre ! Personne n'a l'air de le connaître, précisément parce que tout le monde le connaît maintenant. Pas un petit bout de réclame dans les journaux du boulevard, pas l'ombre d'un *interview*, pas de dîner, pas de conférence, rien. Car, s'il y avait eu quelque chose de tout cela, la *Patrie* nous l'aurait fait connaître, au risque de blesser la modestie bien connue du poète. Tardivel lui-même n'aurait guère pu passer plus inaperçu dans la ville-lumière que M. Fréchette vient de le faire. Un vrai désastre, vous dis-je.

" Seule la grande Sarah paraît avoir remarqué le passage en France du gros Louis. Dans une lettre qu'a publiée la *Patrie* du 6 octobre, M. Fréchette a bien voulu nous apprendre que l'actrice " avait eu la gracieuseté de lui offrir une loge "—une *passe*, comme on dirait en *canayen*—ce qui lui a permis d'aller au théâtre sans payer—détail non sans importance pour M. Fréchette—et " d'avoir sous les yeux, durant quatre heures, toutes les illustrations de l'art, du journalisme et de la critique à ce moment présentes à Paris ". Il ajoute que " deux de ses proches voisins étaient Francisque Sarcey et Paul de Cassagnac ". Mais ces illustrations, il a dû se contenter de les avoir sous les yeux durant quatre heures. Aucune d'elles ne paraît s'être entretenue avec le grand homme même durant quatre minutes. M. Fréchette a parcouru *son* Paris, et *son* Paris,

sauf la fidèle Sarah, n'a pas fait semblant de le reconnaître.

" Trop connu, voyez-vous, pour être reconnu ! C'est profondément triste.

" Non, monsieur Fréchette, ce n'est pas Tardivel qui vous a assassiné, ni Thomas Chapais qui vous a *suicidé* : c'est Chapman qui vous a déplumé. Et vous avez passé et vous passerez désormais à Paris comme un *Canayen* quelconque, sans être remarqué, si ce n'est par l'*oiseau des pays bleus*. Car c'est bien fini, soyez-en convaincu.

" Un paon qui se déplume peut espérer voir repousser sa parure ; mais le geai qu'on déplume est condamné à rester geai *per omnia sæcula sæculorum*.

" J.-P. TARDIVEL. "

II

M. Tardivel, qui est un de nos meilleurs juges en littérature, m'a beaucoup aidé à démolir M. Fréchette, en approuvant dans la *Vérité* la critique que j'ai faite de ses œuvres. Et ce qui doit avoir été bien cruel au poète *national*, c'est qu'au lendemain de l'apparition de mon *Lauréat* — dans lequel je prétends qu'il ne sait absolument rien en fait de lexicologie—M. Tardivel corrobora mon assertion à ce sujet par l'article qui suit :

" M. Fréchette a eu la main particulièrement

malheureuse en feuilletant son dictionnaire et sa grammaire pour bâtir son *Corrigeons-nous* de samedi dernier. Voyons, sans plus de préambule, quelques-unes de ses bévues :

FIER.—Les Canadiens font un étrange abus du mot *fier*. Ils le mettent, pour ainsi dire, à toutes les sauces.

Quand la glace est vive et sèche, nous disons qu'elle est *fière*.

Si quelqu'un est content, heureux, satisfait, nous disons qu'il est *fier*.

Nous employons encore le mot *fier* comme synonyme de vaniteux.

Tout cela n'est pas français.

Fier veut dire altier, arrogant, superbe, audacieux, intrépide, noble, élevé, une foule de choses ; mais à peu près rien de ce que les Canadiens lui font dire.

" Les Canadiens ne sont pas aussi bêtes que leur prétendu poète soi-disant national voudrait le faire croire.

" D'abord, nous lisons ce qui suit dans le *Dictionnaire des dictionnaires*, au mot *fier* : " TECH. — Difficile à travailler à cause de sa grande dureté. Ce bloc est trop fier ; il faut le mettre de côté." Les Canadiens ont donc parfaitement le droit de dire que la glace est *fière* quand elle est très dure.

" Et d'une !

" Le même dictionnaire donne l'exemple suivant :

" Il est tout fier d'avoir réussi. " Cela ressemble singulièrement au *canayen* que M. Fréchette déteste tant.

" Et de deux !

" Même dictionnaire : " Fier comme Artaban. Plein de vanité, de morgue."

" Et de trois !

ROTATION.—Je lis à chaque instant, dans les journaux qui s'occupent d'agriculture : le système de *rotation*. C'est un anglicisme. On devrait dire *assolement*.

" En voilà une grosse, par exemple ! *Rotation* est aussi français qu'*assolement*. Nous lisons dans le dictionnaire de Mgr Paul Guérin : " AGRIC. : — Rotation des récoltes, série d'opérations par laquelle les champs reçoivent chaque année des semailles différentes qui ne reviennent sur la même terre qu'après un certain nombre d'années. ..Cette combinaison et cette succession de cultures constituent l'assolement."

" Comment trouvez-vous ça pour un *anglicisme !*

" Et de quatre !

AVARIE.—Ce mot est employé souvent à tort comme synonyme d'accident : Ma voiture a subi une *avarie*, il me faut la faire *radouer*. *Avarie* est un terme maritime ; il ne s'emploie que pour les embarcations ; de même que *radouber*, que le mot canayen *radouer* a la prétention de représenter.

" Ah ! *Avarie* ne s'emploie que pour les embarcations ! Voyons ce que le *Dictionnaire des dictionnaires* en dit : " Se dit quelquefois en parlant de marchandises dont le transport se fait par terre. Par extension. Détérioration, dégât, accident. Une meule mal exécutée donna naissance à de grandes avaries (M. de Dombasle.) Fig. On a beau rire, faire des vaudevilles, des physiologies contre l'hymen ou ses avaries, il y a dans le mariage un prestige indestructible (Mme de Gir.)." Et plus loin, au mot *Avarier* : " Attendez, sergent, j'ai une patte avariée, mais les reins et les bras sont encore solides, je vais vous donner un coup de main (E. Sue.). S'AVARIER. Ces blés se sont avariés dans le grenier. Café, sucre avarié."

" Par conséquent, en français comme en canayen, on peut dire parfaitement que la réputation littéraire de M. Fréchette est *avariée* ou a reçu des *avaries !*

" Et de cinq !

" Voyons *radouber*, maintenant, qui, selon M. Fréchette, ne s'emploie que pour les embarcations. Citons toujours Mgr Guérin : " Anc., Réparer, en général... Rebouter, renouer. Vous n'avez point guérie celle qui estoit desrompue. (*Bible*, ed. 1556"). *Radouber*, dans le sens de *réparer*, en général, est un excellent archaïsme que les Canadiens ont très bien fait de conserver. Quant à *Radouer*, ce n'est pas un

si grand crime, non plus, et nous sommes parfaitement convaincu qu'il ne faudrait pas converser bien longtemps avec un habitant de Saint-Malo avant de l'entendre dire.

" Et de six !

Béatis.—Un ragoût de *béatis*, comme on dit ici, n'est pas français. Le mot est *béatilles*.

" Mgr Guérin nous dit " qu'on rencontre au XVII s. la forme masculine *Béatil*. Avec des champignons, béatils, andouillettes." Pourquoi, pour l'amour d'une *l*, sans calembour, faire cette chicane d'Allemand à *béatis ?*

Restes.—Ne dites point les *restes* de la table, du repas ; ce mot a vieilli.

Dites : les *reliefs*.

" Le plus récent des dictionnaires, celui de Mgr Guérin, n'indique pas ce mot comme vieilli, puisqu'il dit : " Absol., au pl. Ce qui reste d'un repas. Manger les restes. " Et quand bien même le mot aurait vieilli, pourquoi cet acharnement stupide contre nos archaïsmes ?

" Et de sept !

" Sept grosses bévues et une chicane ridicule dans une seule colonne ! C'est *Corrigez-moi*, et non *Corrigeons-nous* que M. Fréchette devrait mettre en tête de sa promenade hebdomadaire à travers le dictionnaire et la grammaire."

Depuis que les lignes ci-dessus ont paru, le *lauréat* a cessé de publier hebdomadairement son fameux *Corrigeons-nous*. Il a enfin compris qu'avant de corriger les autres il devait essayer de se corriger lui-même, et, bien que la *Patrie* ait annoncé qu'il allait bientôt reprendre son cours de lexicologie, il y a gros à parier qu'il ne remettra plus les pieds dans cette.... galère.

UN DERNIER MOT

Avant de vous lâcher, M. Fréchette, j'ai encore quelque chose à vous dire.

Ça sera court, mais vous trouverez cela peut-être joliment long.

Voici :

Il y a dix-huit mois, vous étiez à l'apogée de la gloire, ou plutôt au paroxysme de la frénésie de faire parler de vous.

A force de plagiats éhontés et de réclames assourdissantes, vous étiez parvenu à vous jucher sur un piédestal du haut duquel, je l'ai déjà dit, vous vous amusiez à cracher sur la tête des passants.

Vous aviez une foule de fervents qui ne juraient que par vous, et deux sociétés d'admiration mutuelle, une à Québec et l'autre à Montréal, vous avaient choisi comme leur chef, et venaient de temps à autre

déposer à vos pieds des cassolettes pleines de l'encens enflammé d'un culte aussi sérieux que niais.

Grisé par cet encens, vous aviez fini par croire que vous étiez un dieu, quelque nouveau Jupiter tonnant, et vous pensiez avoir remué la foudre chaque fois qu'il vous arrivait d'éternuer.

Quand quelque profane passait devant vous sans courber l'échine, d'un bond furieux vous descendiez de votre piédestal, vous vous mettiez à courir après lui avec une gaule ou un bâton.

C'était, vous l'avouerez, étrangement oublier la dignité qui convient à un dieu ; c'était, de plus, jouer un rôle très hasardeux ; et si vous aviez eu la plus légère dose de jugement, vous auriez compris que, parmi ceux que vous écrasiez de votre morgue ou que vous menaciez de vos coups, il pouvait peut-être se trouver quelqu'un capable de vous démasquer et de vous faire rendre gorge.

Le manque de jugement et l'infatuation vous ont empêché de soupçonner même que le moindre choc pouvait vous faire culbuter du socle de carton-pâte où vous vous dressiez au milieu d'une auréole de ferblanc. Et vous voilà maintenant étendu sur le dos, les reins cassés, le cou tordu, dans la poussière étoilée des larmes de quelques rares disciples assez naïfs pour ne pas vous lâcher.

Vous voilà gisant dans une posture dérisoirement pénible et humiliante, et le public, à qui j'ai fait connaître vos vols, vos mensonges et vos faux, se demande, stupéfié, comment vous avez pu tomber de si haut.

En effet, vous étiez apparemment monté bien haut, monsieur Fréchette, et vous devez maudire la minute où il vous vint à l'esprit de faire des fables satiriques, sans lesquelles vous pourriez encore éblouir les monocles des sociétés d'admiration mutuelle par l'éclat de vos verroteries littéraires.

Oui, vous étiez, aux yeux de bien des gens, monté très haut, et depuis que je vous ai fait faire la culbute, depuis quinze mois que je vous tourne et retourne sur le gril, pas une seule voix, dans la presse canadienne, à part celle de deux étrangers à gages, n'a protesté contre le châtiment que je vous inflige.

Je vous le demande, monsieur Fréchette, si quelque écrivain parisien osait, un de ces quatre matins, accuser Leconte de Lisle d'être un plagiaire, pensez-vous que la presse française resterait impassible et muette devant une pareille audace ?

Il s'élèverait dans tous les journaux de Paris et de province un tel cri de révolte et d'indignation contre le détracteur d'une des gloires de la France.

que le misérable serait peut-être obligé de fuir son pays pour aller cacher à l'étranger le ridicule de sa tentative et la honte de son insuccès.

Eh bien ! ce qui ne pourrait manquer d'arriver en France à celui qui aurait la sottise et l'effronterie de contester la probité littéraire de Leconte de Lisle, me serait advenu, n'est-ce pas, si je n'eusse réussi à prouver les accusations de plagiat que je portais contre vous.

Ayant été considéré, depuis bien longtemps, comme notre poète national, les vengeurs ne vous auraient pas fait défaut, monsieur Fréchette, et j'aurais été écrasé sous une telle averse de lazzi, de sifflets et d'imprécations, que je n'aurais eu rien de mieux à faire que d'aller me cacher dans un pays d'où vous n'auriez jamais dû revenir.

Mais les hommes qui dirigent ici l'opinion publique ont compris tout de suite, par les documents dont j'appuyais mes dénonciations, qu'ils avaient été honteusement trompés par vous, que l'écrivain qu'ils avaient honoré comme une de nos gloires les plus indiscutables était un vrai brigand littéraire ; et mes articles du *Courrier du Canada* et de la *Vérité*, loin de susciter contre moi des représailles, m'ont valu les applaudissements les plus chaleureux.

Aussi, depuis qu'il se publie des livres dans notre pays, jamais ouvrage littéraire ne s'est écoulé aussi

facilement que mon *Lauréat* ; et quelqu'un a constaté, par un petit calcul bien facile à faire, que, étant données la population de la France et celle du Canada, ma critique a eu, par comparaison, autant de vogue qu'aucun volume du plus populaire romancier parisien.

Est-ce que cela est assez significatif, monsieur Fréchette ?

Je ne parle pas ici du succès de mon *Lauréat* par vanité, mais uniquement pour faire comprendre que la justice de ma cause devait nécessairement assurer la réussite d'un tel travail.

Et remarquez que je n'ai pas vendu mon livre seulement à des membres du clergé et à des amis politiques, comme l'a prétendu un de vos truchements.

Non, monsieur Fréchette ; et si je vous faisais voir la liste des personnes qui, parmi vos intimes, ont souscrit au *Lauréat ;* si vous pouviez lire les lettres que des écrivains de France m'ont écrites pour me féliciter de la critique de vos œuvres, vous sauriez jusqu'à quel point vous êtes coulé.

Incontestablement, ma critique a eu un succès inouï pour notre jeune pays, et si vous aviez pu entendre les observations qui se faisaient sur votre prétendue gloire littéraire, lorsque mon volume

parut, vous auriez compris qu'il était parfaitement inutile de chercher à vous défendre des accusations que j'y ai formulées avec toute la prudence d'un honnête homme combattant un drôle.

Le calfeutrage soyeux et velouté de vos somptueux lambris ont empêché une grande partie des rumeurs du dehors de parvenir à vos oreilles ; un entourage obséquieux et vigilant a fait aussi grand bruit autour de vous pour les étouffer, et, confiant dans un prestige dont vous jouissiez depuis trente ans, vous avez naïvement espéré que, si vous pouviez faire croire que je vous avais plagié, cela vous sauverait.

Pour atteindre ce but, vous n'avez reculé devant aucun moyen.

Vous avez inventé une entrevue qui n'a jamais existé que sur votre papier ou celui de Sauvalle, vous avez fait falsifier mes vers, vous avez dénaturé vos propres écrits, vous avez poussé la bassesse jusqu'à me faire attaquer dans ma vie privée.

Lâche !

Oui, vous venez, par les articles de vos deux paravents, de prouver que vous êtes un lâche.

Vous êtes un lâche, parce qu'au lieu de m'attaquer sous votre signature vous vous êtes caché derrière Roullaud et Sauvalle pour me combattre.

Vous êtes un lâche, parce que vous avez fait signer à ces deux valets des écrits mensongers, que, par un reste de prudence pourtant bien inutile, vous n'auriez pas voulu signer vous-même.

Vous êtes un lâche, parce que vous rendez les coups dont je vous enveloppe à des prêtres, qui ne peuvent pas et ne voudraient pas, non plus, vous le savez, se colleter avec un fier-à-bras de carrefour.

Vous êtes un lâche, parce que, galoppant sans cesse dans des flaques de boue, vous essayez de faire croire que les gens qui reculent devant les éclaboussures ont peur de vous.

Et, malgré le dévoilement de vos plagiats et de vos faux, vous croyez encore survivre à l'écorchement que vous venez de subir ; vous osez, comme on l'a vu dans votre entretien avec Sauvalle, pousser des ricanements à propos de mon *Lauréat*.

C'est le temps de vous appliquer encore ces vers de votre ami le grand Victor :

Je t'ai saisi. J'ai mis l'écriteau sur ton front ;
Et maintenant la foule accourt et te bafoue.
Toi, tandis qu'au poteau le châtiment te cloue,
Que le carcan te force à lever le menton,
Tandis que, de ta veste arrachant le bouton,
L'histoire, à mes côtés, met à nu ton épaule,
Tu dis : " Je ne sens rien ! " et tu nous railles, drôle !
Ton rire sur mon nom gaîment vient écumer.
Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.

Et maintenant que vos attaques occultement brutales m'ont forcé à parler aussi rudement, montrez, monsieur Fréchette, que vous gardez un reste de cœur.

Sortez de la cachette où vous êtes blotti depuis si longtemps, et venez m'attaquer en face, visière levée, sous votre propre signature.

Ecartez Sauvalle, et approchez seul.

Je vous attends.

Puisque les prêtres, sur lesquels vous déversez la haine que vous me portez, ne peuvent aller vous combattre sur le tréteau où vous étalez crânement le bariolage de votre maillot de lutteur forrain, je suis prêt, moi, à vous y rencontrer.

Je suis votre homme.

Sortez de votre cachette.

Mes livres sont là.

Mes accusations sont formulées.

Je vous attends.

ERRATA

Page 15, 3ième ligne, au lieu de :

Depuis que l'article précédent fut publié, etc.,

lisez :

Depuis que l'article précédent a été publié, etc.

Page 32, 1er vers, au lieu de :

Demain, à bien des pleurs des chants succèderont, etc.,

lisez :

Demain, à bien des pleurs des chants succéderont, etc.

Page 91, 14ième ligne, au lieu de :

...mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complètement,

lisez :

...mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complète.

Pages 93 et 94, au lieu de " démarquage ", lisez " démarcage".

Page 116, 4ième ligne, au lieu de :

...ma naïveté est aussi grande que l'imprudence du *lauréat* est sans égale, etc.,

lisez :

...ma naïveté est aussi grande que l'impudence du *lauréat* est sans égale.

Page 129, 4ième ligne, au lieu de :

...pour se faire des réclames, etc.,

lisez :

...pour se faire faire des réclames, etc.

TABLE

Page

Le Paravent No 2 3
Une Réplique 17
Interview 21
Nouvelles Comparaisons 41
Un Incident 63
La Bastide Rouge 79
Faussaire 115
Devant deux tombes 129
Un revenant 135
Un dernier mot 145

120

QUÉBEC :—IMPRIMERIE LÉGER BROUSSEAU